This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

B
2266
.G26

B 1,276,630

VICTOR COUSIN

L'ÉCOLE ÉCLECTIQUE

ET

L'AVENIR DE LA PHILOSOPHIE FRANÇAISE

PAR

A.-F. GATIEN-ARNOULT

Professeur de Philosophie à la Faculté des Lettres de Toulouse

ANCIEN REPRÉSENTANT DU PEUPLE

Prix : 1 fr. 50 cent.

PARIS
GERMER-BAILLIÈRE, LIBRAIRE
Rue de l'École de Médecine, 17.

TOULOUSE
Ed. PRIVAT, LIBRAIRE
Rue des Tourneurs, 15.

1867

SE TAIRE
ET FAIRE

603

VICTOR COUSIN

L'ÉCOLE ÉCLECTIQUE

ET

L'AVENIR DE LA PHILOSOPHIE FRANÇAISE

PAR

A. Adolphe F. Félix GATIEN-ARNOULT

PROFESSEUR DE PHILOSOPHIE A LA FACULTÉ DE TOULOUSE
ANCIEN REPRÉSENTANT DU PEUPLE.

PARIS
GERMER-BAILLIÈRE, Libraire,
Rue de l'École de Médecine, 17

TOULOUSE
ÉDOUARD PRIVAT, Libraire,
Rue des Tourneurs, 45.

1867.

La nouvelle de la mort de M. Cousin nous est arrivée à Toulouse le 15 janvier. Sollicité par quelques-uns et cédant encore plus à ma propre impulsion, je lui consacrai ma leçon du 18 et puis celle du 22, en improvisant sur des notes recueillies à la hâte et commentées avec mes souvenirs. Après avoir dit ces deux leçons, j'ai été pressé par plusieurs de mes auditeurs et par un plus grand nombre d'autres personnes qui ne l'avaient pas été de les mettre par écrit et de les publier. J'y ai consenti.

Je demande l'indulgence du lecteur pour ces pages, qui ne contiennent peut-être pas textuellement une seule phrase telle que je l'ai dite, mais qui n'en sont pas moins la reproduction, modifiée et arrangée, augmentée et annotée, de mon discours, dont elles représentent fidèlement le plan , la suite et les idées. Ainsi elles courent le danger d'avoir tous les désavantages de la parole improvisée, sans en avoir aucun avantage.

On pourra trouver que je m'exprime avec une grande liberté sur le compte de M. Cousin, et l'on demandera si..... Je ne laisse pas achever la demande et je réponds que je n'aurais pas parlé avec cette liberté de M. Cousin mort, si je ne l'avais déjà fait avec une liberté encore plus grande , il y a bien longtemps, lorsque M. Cousin était vivant et tout puissant dans l'Université, où j'avais la place que j'ai encore aujourd'hui. Je reproduis dans un Appendice, à la suite de cet Opuscule, la critique que je fis alors du système philosophique de M. Cousin, dans un autre livre où je résumais mes leçons d'une époque aujourd'hui si loin de nous. Le lecteur comprendra sans peine le motif de cette reproduction, et j'espère qu'en le comprenant, il m'approuvera. G. A.

Vignaud
4-16-30

VICTOR COUSIN

L'ÉCOLE ÉCLECTIQUE

ET

L'AVENIR DE LA PHILOSOPHIE FRANÇAISE.

MESSIEURS,

Je vais suspendre, mais pour un ou deux jours seulement, le cours de nos études de philosophie morale. Un douloureux événement, que vous avez tous sans doute appris comme moi, par les journaux, m'y invite et jusqu'à un certain point m'y oblige : M. Cousin vient de mourir.

C'est incontestablement l'homme dont le nom a retenti le plus haut en notre monde de la philosophie française de ce siècle ; l'orateur et l'écrivain qui peut être appelé avec raison le maître du plus grand nombre de ceux qui s'occupent d'études philosophiques depuis cinquante ans : car ils ont tous subi son influence, même quand ils ont été ses élèves très-indociles et que leur indocilité s'est élevée jusqu'à la contradiction et à l'attaque. C'est le rôle des hommes éminents de faire sentir leur puissance par la réaction qu'ils provoquent, non moins que par l'action qu'ils exercent.

A la demande de plusieurs d'entre vous, me plaçant par l'imagination sur le bord de la fosse où M. Cousin vient de descendre et

me reportant en arrière pour embrasser toute sa vie, je voudrais vous le montrer tel que je l'y vois. Mais je crains de ne le pouvoir pas en ce discours improvisé.

J'ai une autre crainte plus sérieuse. Les hommes les plus éminents ne le sont jamais au-delà de certaines limites ni par tous les côtés ; ils ont leurs défauts qui font ombre à leurs qualités les meilleures. Si on découvre les défaillances de leur humaine nature, on court le danger d'être accusé de manquer aux égards qu'on doit à ces illustres morts : si on les cache, on court l'autre danger non moins grave d'être accusé de manquer au respect qu'on doit à la vérité. L'embarras devient encore plus grand quand ces morts appartiennent à quelque famille puissante qui croit son honneur intéressé à les défendre et qu'ils ont de nombreux ennemis. La famille d'un philosophe est la foule de ses disciples ou son école : ses ennemis sont les écoles rivales.

Mais deux choses me rassurent. Vous me connaissez depuis trop longtemps et trop intimément pour ne pas savoir que tout ce que je vous dirai sera la pure expression de ma pensée, en dehors de toute préoccupation étrangère à la science. M. Cousin est trop grand pour craindre qu'on dise de lui tout ce qu'on pense, et pour avoir besoin qu'on dise ce qu'on n'en pense pas. Les réticences et la flatterie ne sont des hommages que pour les médiocrités.

I.

Victor Cousin fut un enfant du peuple, comme tant d'hommes éminents à toutes les époques et spécialement au dix-huitième siècle, en France. Le peuple est le nourricier de la patrie, au moral par ses travailleurs de tête, non moins qu'au physique par ses travailleurs des mains.

Son père était horloger, comme celui de Jean-Jacques Rousseau. Il habitait à Paris, dans le quartier St-Antoine : et c'est là que l'enfant vint au monde, le 28 novembre 1792, qu'on appelait alors, si je ne me trompe, le 7 frimaire de l'an premier de la République ; c'est-à-dire qu'il naquit, non loin des ruines de la Bastille, récemment détruite en un accès de vengeance populaire, et dans ces jours où le trône venait d'être renversé, la royauté frappée de déchéance, la

République proclamée et la Convention nommée pour juger celui qui avait été le Roi et qui n'était plus que Louis Capet.

Il est vraisemblable que son enfance se passa comme celle de tous les petits garçons de son âge et de sa condition, en ce quartier et en ce temps. Je n'ai même entendu réciter sur son compte aucune de ces anecdotes dont il est si commun de former une auréole autour de la tête des enfants devenus célèbres.

Vers 1802, quand il eut une dixaine d'années, à l'époque où le Consulat préludant à l'Empire commençait la restauration d'une partie de l'ancien régime, et, à la place des écoles centrales républicaines devenues promptement des ruines, remettait les anciens colléges qu'il appela des lycées, le jeune Cousin suivit les classes de celui de son quartier : lycée Charlemagne. Il est certain qu'il s'y distingua parmi les bons élèves. Il remporta même le prix d'honneur au concours général, en l'an 1810. On peut dire que le rhétoricien de dix-huit ans, couronné dans la grande salle de la Sorbonne, aux applaudissements de ses camarades et de ses maîtres, pour l'éloquence qu'il avait montrée en un discours latin, préludait aux triomphes plus grands que, dans les mêmes lieux, aux applaudissements encore plus vifs d'un innombrable auditoire, il devait obtenir plus tard pour son éloquence de professeur.

Du lycée il passa à l'école normale, où la nouvelle Université cherchait à réunir l'élite des élèves pour en faire l'élite des maîtres. Dès le début, il y prit rang parmi les meilleurs et parut un des meilleurs d'entre eux. Il se destinait à l'enseignement des lettres pour lesquelles il semblait avoir une vocation non douteuse : et comme il était plus avancé que tous ses camarades dans la connaissance de la langue et de la littérature grecque, on le chargea d'en être auprès d'eux un maître répétiteur, sans cesser d'être lui-même un élève. Son avenir de professeur semblait fixé par là.

Mais il se trouva qu'en ces jours la philosophie était enseignée à l'Ecole en même temps qu'à la Faculté par un homme qui connaissait très-bien les choses dont il parlait, qui les exposait avec une grande clarté et avec un art d'autant plus parfait qu'il se montrait moins, et qui les disait en la vraie langue de la philosophie française, noble en sa simplicité et naturelle avec élégance. J'ai nommé Laromiguière. Par ces qualités et par celles qui en étaient l'aimable cortége, il charma et séduisit le jeune normalien ; cette séduction fut une conquête ;

cette conquête un rapt. Le rhétoricien, répétiteur de grec, fut enlevé à la section des lettres pour être donné à la section de philosophie, dont il ne tarda pas à devenir maître de conférences.

Les grands événements politiques de 1814 et de 1815 le trouvèrent en cet état : ils le firent royaliste : et quand, au 20 mars, on apprit que l'ex-empereur s'était échappé de l'île d'Elbe, qu'il avait débarqué, qu'il était arrivé à Grenoble, puis à Lyon, le jeune Cousin se fit inscrire sur la liste des volontaires royaux. J'ai même entendu raconter qu'il alla en tenue de guerre jusqu'à la barrière, mais ne la dépassa pas, soit que, réflexion faite, il ne s'en souciât plus, soit que l'exilé qui accourait vite, comme l'*aigle volant de clocher en clocher*, ne lui en eût pas laissé le temps.

Sous la seconde Restauration, qui vint encore plus promptement que la première s'en était allée, un autre éminent professeur de philosophie le prit en amitié et sous son patronage. Il le fit certainement à cause des preuves de talent que le jeune conférencier ne cessait pas de donner à l'Ecole ; peut-être aussi le fit-il un peu à cause des preuves de royalisme qu'il avait données un jour. Car si dans Royer-Collard, — c'est de lui qu'il s'agit, — l'homme de science était sensible aux premières, l'homme politique ne pouvait pas être insensible aux secondes : et lui qui était resté l'ami des Bourbons dans le malheur et qui avait été leur correspondant en exil, il devait sourire au jeune homme qui leur avait donné au moins un témoignage de sympathie en un jour de danger. Quoi qu'il en soit, il choisit Cousin pour être son suppléant en la chaire d'histoire de la philosophie moderne, dès l'année 1815-16.

Le professeur y continua dignement le conférencier. Toutefois, ni son talent encore jeune pour un poste si élevé ni les circonstances ne firent aucun grand succès à ses débuts : sa réputation ne s'étendit guère au-delà d'un cercle assez limité : on le remarqua seulement pour ce qu'il donnait, et surtout pour ce qu'il promettait.

En ces années de discussions, d'agitations et de profondes scissions politiques, on sait que Royer-Collard prit rang parmi les royalistes, amis de la Charte constitutionnelle, qui l'interprétaient et voulaient la développer et l'appliquer, au moins en partie, dans le sens des principes libéraux de 1789 : il était le chef d'un parti qu'on désignait par l'épithète de *doctrinaire*. Son suppléant le suivit d'abord. Mais bientôt il alla plus loin. De ce qu'on appelait le centre gauche, en la

langue de ce temps-là, il s'avança vers la gauche. Quelque chose de cet esprit se montra en ses leçons : elles s'en ressentirent par instants et lui valurent plus de réputation et de succès. La politique se montrait reconnaissante des services que la philosophie cherchait à lui rendre.

Elle s'en vengea aussi. Dans un moment de crise, au milieu de la réaction anti-libérale qui triompha après l'assassinat du duc de Berry, le cours du jeune philosophe libéral fut suspendu : et peu après encore, la même réaction qui continuait et grandissait ayant emporté l'école normale, M. Cousin n'eut plus aucun titre officiel ou public. Cela se passait en 1821-22.

Une illustre famille de l'Empire, celle du maréchal Lannes, recueillit le destitué de la Restauration, et le donna pour précepteur à l'un de ses enfants.

En cette atmosphère et souffrant un peu pour la liberté, comme il le rappela plus tard, M. Cousin l'en aima davantage. Il en eut de plus vives sympathies pour la gauche très-avancée; jusqu'à s'affilier, disait-on, à la société des Carbonari. L'enfant de l'an Ier de la République se retrouvait-il en l'homme de l'an XXXIII, retournant vers son berceau? Le soupçon qu'en eut la police fut un obstacle insurmontable à ce qu'il reparût dans sa chaire aussi longtemps que dura le triomphe du parti qui l'avait frappé, malgré les sollicitations de plusieurs personnages influents dont le dévouement monarchique ne pouvait être mis en doute et qui s'offraient pour ses cautions. Ce soupçon le suivit même dans un voyage qu'il fit en Allemagne en 1824-25; et là, soit sur une délation de la police française, soit à cause de quelques démarches inconsidérées qu'il fit ou de quelques paroles imprudentes qu'il prononça, — il en était bien capable, — il fut arrêté et retenu en prison. La presse libérale de France s'en émut vivement: elle s'en plaignit bien haut : d'autres s'en plaignirent plus bas, mais non moins amèrement : nos représentants à l'étranger eurent honte de ne pas intervenir ou ils y furent forcés; et, au bout de six mois de captivité à Berlin, notre prisonnier fut rendu à la liberté.

Trois ans se passèrent encore sans qu'il eût à Paris autre chose que cette liberté individuelle, dont il employait les loisirs un peu lourds à des éditions d'ouvrages et à des compositions d'articles de journaux qu'il réunit à d'autres pièces sous le nom de *Fragments philosophiques*,

qu'il publia en 1826, avec une Préface, qui commença le grand bruit autour de son nom.

Enfin, l'année 1828 arriva : elle porta au pouvoir des hommes qui s'annoncèrent comme voulant fermer irrévocablement l'ère des entreprises contre-révolutionnaires et donner à la France toutes les libertés compatibles avec l'ordre, tel que l'entendait la Charte de 1814. C'était le ministère Martignac. Un des premiers actes de M. de Vatimesnil, ministre de l'instruction publique, fut de rendre la parole à M. Cousin, qui reprit, en effet, le cours de son enseignement philosophique, le 17 avril de cette année, et qui commença par déclarer qu'il était « heureux et fier de reparaître en sa chaire, au retour des espé- » rances constitutionnelles de la France » et que, « dans sa loyale » reconnaissance, il éprouvait le besoin d'en remercier publiquement » son pays, le Roi et l'administration nouvelle. » Les plus vifs applaudissements accueillirent ces paroles et firent une ovation à celui qui les prononçait.

M. Guizot, un autre interdit des années antérieures, reprit à la même époque le cours de son enseignement historique. M. Villemain, qui n'avait jamais été écarté de sa chaire de littérature française, s'y installa mieux. Et c'est ainsi que s'ouvrit l'ère brillante des trois rois du professorat universitaire, que n'oublieront jamais ceux qui en ont été les contemporains et dont le mouvement ne peut être imaginé que d'une manière bien incomplète par quiconque n'en a pas été à la fois témoin et partie (1).

Cela dura deux années et demie de scholarité, pendant lesquelles M. Cousin fit des leçons toujours suivies par un nombreux auditoire, mais dont les dernières furent loin d'avoir l'éclat et le retentissement des premières.

En ce temps, les espérances politiques dont on s'était bercé, à l'avènement du ministère Martignac, perdirent aussi petit à petit leurs illusions. L'alliance projetée entre la liberté et la royauté ne se réalisa pas. Aux premiers jours, tout avait été enchantement et entraînement et aplanissement idéal des plus grandes difficultés : l'imagination avait fait accroire que rien n'était impossible et que tout deviendrait facile avec la bonne volonté qui se montrait partout. Mais cette bonne volonté fit d'abord quelque peu défaut chez plusieurs : quelques difficultés se

(1) Voir la note A.

présentèrent ensuite dans la réalité et à l'exécution : ces difficultés devinrent des obstacles, qui grandirent successivement et autour desquels se groupèrent tous les efforts de la résistance et du mouvement. Il n'y eut plus bientôt que de la mauvaise volonté partout; volonté de lutte et de guerre; la Révolution et la Contre-révolution en présence, désireuses d'en venir aux mains encore une fois. La Contre-révolution s'appela Polignac, la Révolution fut le peuple de Paris; et en trois jours, il en eut fini. C'est ce qu'on a nommé la Révolution de juillet 1830 : seconde édition non augmentée, au contraire diminuée, du 10 août 1792.

M. Cousin ne prit qu'une part indirecte et assez faible au drame de ces trois *glorieuses* journées, comme on les appela longtemps. Mais un de ses élèves, J.-G. Farcy, ayant été tué sur la place du Carrousel, dans les rangs des insurgés, il lui rendit un glorieux hommage en lui dédiant le septième volume de sa traduction de Platon et en le proclamant un jeune et courageux citoyen mort pour la patrie, *en combattant pour les lois.* C'était presque en faire un Grec des Thermopyles.

Le parti victorieux le considéra comme un des siens et le traita en conséquence. Si le pouvoir qui venait de tomber lui avait ôté un jour ses places de professeur-suppléant à la Faculté et de maître de conférences à l'Ecole, le pouvoir qui s'élevait le fit professeur titulaire, vrai directeur de l'Ecole normale, membre du Conseil royal de l'instruction publique, conseiller d'Etat, deux fois membre de l'Institut, à l'Académie française et à l'Académie des sciences morales et politiques, ministre et pair de France. J'allais oublier qu'il le fit aussi officier et commandeur de la Légion-d'Honneur.

Par là M. Cousin fut bien détourné de ses études philosophiques, pendant les dix-sept années et demie que dura la monarchie de Juillet. Il renonça d'abord complètement à faire des cours publics; et dans la chaire, dont il garda le titre, il eut un suppléant perpétuel. Il s'occupa de rééditer ses anciens ouvrages beaucoup plus que d'en composer de nouveaux : aucun de ceux-ci ne fut bien étendu; c'étaient généralement des Fragments, des Introductions, des Préfaces. Il s'occupa aussi d'avoir des disciples beaucoup plus qu'une doctrine. Le premier goût de son adolescence et de sa jeunesse pour la littérature lui revint dans l'âge mûr, touchant à la vieillesse : juste, *il avait cinquante ans quand cela lui arriva.*

Tel il était lorsque la Révolution du 24 février 1848 vint jeter à

bas encore une fois la royauté des Bourbons, — troisième édition du 10 août 1792 — et proclamer une seconde république sur les débris du trône renversé. M. Cousin y adhéra, jusqu'à un certain point, dans la Préface dont il fit précéder une édition de la Profession de foi du vicaire savoyard qu'il destinait à être populaire. Mais il ne tarda pas à sympathiser davantage avec ceux qui entreprirent de renverser ce nouveau gouvernement et qui y réussirent. Cependant, il ne parut pas se rallier au second Empire, qui le mit à la retraite : ses vœux semblaient bien plutôt pour la restauration du pouvoir qui l'avait comblé de ses faveurs : il y revenait par la pensée.

Plusieurs s'attendaient à le voir revenir aussi à la philosophie ; il n'en fut rien. Son goût pour la littérature devint, au contraire, beaucoup plus vif : cette vivacité alla jusqu'à le rendre exclusif et à l'absorber tout entier. Il se complut dans les Etudes sur les femmes du dix-septième siècle : et il s'y complaisait au point de faire dire qu'il était vraiment amoureux de ces héroïnes, dont il dessinait et peignait des portraits évidemment flattés.

A la fin, il passa des femmes aux hommes de ce même siècle. On dit que ses amitiés politiques tournèrent en même temps d'un autre côté et le bruit courut plus d'une fois qu'on allait cacher son ancien manteau de pair de Louis-Philippe sous celui de sénateur de l'Empire. Mais la mort est venue le prendre avant que ce projet, si tant est qu'il ait existé, eût pu être réalisé, et elle l'a frappé sur une terre presque étrangère, à Cannes, le 14 janvier 1867, entré depuis moins de deux mois en sa soixante-quinzième année.

II.

Cette esquisse de la vie de Victor Cousin prépare le tableau de son rôle philosophique, le seul dont je veuille m'occuper. Peut-être vais-je tomber en quelques répétitions. Mais je ne cherche pas à les éviter et je ne les regretterai pas si, comme je l'espère, elles servent à le faire bien connaître.

Destiné d'abord à l'enseignement de la littérature et de l'art oratoire, M. Cousin s'en détourna donc pour la philosophie. Celui qui

l'attira l'eut d'abord sous son empire. Avec Laromiguière et comme lui, il admira Condillac. En la thèse latine qu'il composa pour le doctorat, mais qu'il ne soutint pas devant la Faculté, il appelait l'auteur du *Traité des sensations* un homme de grand génie, *vir magni ingenii* : c'étaient ses propres expressions, si ma mémoire, en se reportant si loin, ne me trompe pas. Il croyait que tout ce qu'on pouvait et qu'on devait faire se bornait à quelques corrections graves, à plusieurs modifications et améliorations de détail, et à une suite et à un développement large. Il pensait comme Laromiguière.

En devenant le suppléant de Royer-Collard, il changea. Tout, entre ces deux maîtres, était contraste et différence (1). En philosophie, cette opposition se dessinait franchement et se résumait dans un trait caractéristique qui était un fait immédiatement frappant et permanent. Tandis qu'en l'école de Laromiguière, on apprenait à continuer de prononcer le nom de Condillac avec respect et à rendre honneur à sa statue couronnée d'immortelles, quoiqu'en en détachant quelques fleurs, en l'école de Royer-Collard, on ne prononçait plus ce même nom qu'avec dédain ; on découronnait la statue et on la brisait. Là on proclamait le philosophe du dix-huitième siècle digne d'avoir sa place au Panthéon, entre plusieurs de ses illustres contemporains ; ici on l'en aurait plutôt arraché pour le traîner dans la rue et le jeter à l'égoût. Lorsqu'on passait de l'école de Laromiguière à celle de Royer-Collard, tous deux enseignant dans la même vieille enceinte, qui se serait étonnée d'entendre ces voix discordantes, s'il lui avait été donné de s'étonner de quelque chose, le second de ces maîtres pouvait être représenté, debout et roide sur le seuil de sa porte, disant au néophyte le mot historique de S. Remi à Clovis : « Baisse la tête, » bon Sicambre, brûle ce que tu as adoré. » Le jeune suppléant baissa la tête et brûla.

Ce n'était pas de lui-même que Royer-Collard attaquait Condillac, ni avec ses propres armes ; ce qu'il lui opposait et substituait n'était pas une doctrine qui fût véritablement la sienne. Il l'avait reçue de l'étranger, d'au-delà de la Manche : c'était la doctrine de l'école écossaise. Le fonds de ce qu'il enseignait appartenait à Thomas Reid, le chef de cette école : il n'y mettait de lui-même que le commentaire

(1) Voir la note B.

et la forme. M. Cousin se fit écossais comme son maître, et accepta le commentaire (1).

Les Ecossais et leur commentateur ne l'absorbèrent pas tellement qu'il ne pût entendre et écouter les voix qui parlaient haut dans les pays d'outre-Rhin : elles piquèrent sa curiosité. Pour les mieux entendre, il alla visiter cette terre d'Allemagne dans les loisirs que lui firent les vacances de l'année 1817 : et il en revint adepte de la philosophie allemande de Kant et de ses disciples. Il l'enseigna dans sa chaire jusqu'à l'époque où il lui fut défendu d'y parler (2).

Dans les autres loisirs plus longs que lui fit cet interdit, il parut pris d'un goût nouveau qui ne s'était pas encore manifesté en lui, du moins avec cette force, et qu'il avait tout au plus fait soupçonner. Il se tourna vers l'histoire de la philosophie. Moins curieux de savoir pour lui-même ce qu'il devait penser que ce qui avait été pensé par d'autres, et désirant moins aussi le faire savoir au public, il se mit à lire les philosophes d'autrefois et à donner de nouvelles éditions de leurs ouvrages. Après avoir commencé par Proclus, il continua par Descartes et finit par Platon.

Divers motifs purent le déterminer au choix de ces auteurs. Mais il faut y donner une grande place au désir de continuer en l'activant la réaction contre la philosophie de Condillac et contre l'esprit du dix-huitième siècle, au profit du dix-septième et de l'esprit platonicien. M. Cousin était toujours, sur ce point, en son rôle de suppléant de M. Royer-Collard.

Cependant, au milieu de ses travaux d'éditeur et de traducteur, il

(1) Leçons des années 1815-16 et 1816-17. — « L'année 1816 fut employée » tout entière à essayer nos forces sur des questions toutes particulières, où nous » avions l'avantage de retrouver souvent les traces de M. Royer-Collard et des phi- » losophes écossais... Les résultats positifs de cette année ne dépassèrent guère le » cercle de la philosophie écossaise. » V. Cousin.

(2) Leçons des années 1817-18 et suivantes jusqu'en 1821. « Les résultats de » l'année 1817 ont déjà un peu plus d'importance... Dans l'année 1818, nos tra- » vaux avancèrent dans la même route et commencèrent à prendre plus d'étendue et » de profondeur. » — « Depuis 1819, mon point de vue systématique et dogmatique » s'étant un peu affermi et élevé... V. Cousin. — Voir note C, sur la suspension du cours de M. Cousin.

ne cessait pas d'avoir l'oreille ouverte aux voix des philosophes d'Allemagne : il voulut aller les entendre de plus près une seconde fois. Le roi de Prusse, en le retenant dans sa prison de Berlin, lui donna le moyen de les écouter longtemps, plus longtemps sans doute qu'il n'aurait désiré. Il n'en sortit que plus captivé par la philosophie de Schelling et d'Hégel : et il rentra en France beaucoup plus allemand qu'il n'était parti.

Ne pouvant pas le dire en sa chaire qui continuait d'être interdite, il l'écrivit au public dans la Préface qu'il mit en tête de son premier volume de *Fragments philosophiques* (1). Ces Fragments n'étaient qu'une seconde édition d'articles précédemment insérés en divers journaux ou des programmes de ses cours et quelques lambeaux de ses leçons à l'Ecole normale et à la Faculté, dans les années scholaires 1815-16 à 1819. Il déclarait ne reproduire les uns et ne publier les autres que pour « les condamner à l'oubli, les ensevelir définitive-» ment, prendre officiellement congé de ces premières années de sa » vie philosophique, les saluer pour la dernière fois et leur dire » adieu à jamais ; » tous ses travaux de cette époque ayant été bien dépassés depuis 1819, et « se trouvant trop en arrière du point où il » était maintenant parvenu. » On signala ce point comme approchant beaucoup du panthéisme de Schelling et d'Hegel, si même il ne l'était pas. C'était vrai (2).

Aussi lorsque, deux années plus tard, il fut permis à M. Cousin de reparaître en sa chaire, son premier cours ne fut qu'une importation et une traduction d'Hegel. La traduction était libre, très-libre même, sans aucun doute : l'importation en était comme celle d'un produit exotique, transformé pour passer plus facilement à la douane ; le professeur français ayant eu soin d'habiller le professeur allemand à la française et de le débarrasser de tout ce qu'il y avait de trop berlinois en son attirail, son costume et son accent, bien faits pour effrayer et mettre en fuite un auditoire parisien. Mais, sous ce déguisement et ce masque, l'homme ne cessait pas d'être reconnaissable.

(1) *Fragments philosophiques*, par Victor Cousin, 1 vol. in-8°. Paris, Sautelet et Cie, 1826, 1re édition. Les passages cités dans les notes précédentes sont extraits de la Préface de cet ouvrage.

(2) M Cousin l'a nié plus tard : j'aurais mieux aimé qu'il eût reconnu simplement s'être trompé en ce temps-là. Voir note D, quelques passages de cette Préface de 1826.

On a souvent raconté que le philosophe de Berlin, en lisant les leçons de son collègue de Paris, s'était écrié que « M. Cousin lui avait » bien pris quelques-uns de ses petits poissons de la Sprée, mais qu'il » les avait aussi bien noyés dans sa longue sauce à l'eau de Seine. » Ce mot a été répété tant de fois que personne ne doute qu'il n'ait réellement été dit. En tout cas, il a pu l'être : car il ne dit que la vérité.

Cette évolution de M. Cousin fut la quatrième, en laquelle il devenait hégélien, après avoir été kantien, écossais et primitivement condillacien.

Déjà, avant cette année 1828, réfléchissant sur ce mouvement d'esprit qui le portait successivement vers les systèmes qu'il rencontrait, il avait cru s'apercevoir que son choix de chaque jour εκλογη était déterminé par l'attrait de la portion de vérité contenue en chaque doctrine (1). Par là, il expliquait les variations de ses inconstantes amours : en les expliquant, il les justifiait. Il avait même songé dès lors à ériger cette explication justificative en principe philosophique et à en tirer un système de nouvelle école : il avait prononcé le mot d'*éclectisme*. Si je ne me trompe, cela lui était arrivé pour la première fois en 1826 : ou du moins ce fut alors qu'il le dit assez haut pour que le public y fît quelque attention (2). Mais il le proclama bien plus haut à la fin de la grande année 1828 : alors il le donna comme l'expression de sa pensée la plus profonde, comme l'équivalent de la devise à inscrire sur le drapeau qu'il arborait, comme le nom propre de l'école qu'il voulait fonder, le nom du système philosophique auquel seul il reconnût des chances d'avenir et auquel seul il promettait le royaume de la pensée humaine, parce qu'il le voyait seul dans

(1) Il écrivait en 1829 : « Il y a déjà longtemps qu'après avoir étudié et traversé » plus d'une école, essayant de me rendre compte de l'attrait que chacune avait tour-» à-tour pour moi,... je m'aperçus que l'autorité de ces différents systèmes venait de » ce que tous ont, en effet, quelque chose de vrai... » Préface du *Manuel de l'histoire de la philosophie*, p. xvi.

(2) Préface des *Fragments philosophiques*, 1826, p. xlvii. « Si l'on y prend garde, » le système que nous venons de retracer à la hâte n'est pas autre chose qu'un » *éclectisme* impartial appliqué aux faits de conscience. Il fut aussi dès lors appliqué » aux doctrines diverses... » P. xlviii « J'essayerai de poursuivre la réforme des » études philosophiques en France, en éclairant l'histoire de la philosophie par un » système, et en démontrant ce système par l'histoire entière de la philosophie. »

la destinée de l'humanité, suivant la loi éternelle de son *nécessaire devenir*. — Relisez la leçon de clôture de son cours, le 17 juillet 1828 (1) : elle est tout entière une proclamation de l'Eclectisme. Les derniers mots, par lesquels le professeur prenait congé de son auditoire, exprimaient sa dernière pensée : « L'Eclectisme dans la cons-
» cience, dans toutes les parties de la philosophie, dans la spéculation
» et dans l'histoire, dans l'histoire générale de l'humanité et dans
» l'histoire de la philosophie qui en est le couronnement, tel est mon
» but,... tel est le drapeau qui me trouvera toujours fidèle. »

Mais l'éclectisme, qui est la séparation par l'analyse des vérités et des erreurs mêlées dans les doctrines philosophiques et le choix εκλογη des vérités partielles contenues en chaque système pour en former par la synthèse la vérité totale, suppose la connaissance de ces systèmes et de ces doctrines. Tout projet d'éclectisme est irréalisable sans l'histoire de la philosophie (2).

C'est pourquoi M. Cousin, à cette époque, se livra lui-même avec une ardeur nouvelle à des travaux historiques de ce genre, et il y engagea tous ceux qui voulaient le suivre. Et il ne cessa pas d'agir ainsi, tant qu'il s'occupa de philosophie.

Dans le cours de l'année qui suivit celle de son éclatante réapparition en la chaire de la Faculté, il présenta le tableau général de la philosophie depuis son origine la plus reculée, dans l'Orient indien, jusqu'au dix-huitième siècle en France ; et insistant ensuite sur la théorie de Locke qu'il signale comme *le père de toute l'école sensualiste du dix-huitième siècle*, il en fit une critique très-détaillée.

Immédiatement après, à l'ouverture de l'autre année scholaire 1829-30, il publia la traduction d'un Manuel de l'histoire de la philosophie, composé en Allemagne, par Tennemann.

Et puis, après la Révolution de 1830, ayant renoncé de lui-même à l'enseignement philosophique, mais étant investi du pouvoir d'en former les maîtres et de les gouverner, il ne voulut rien tant qu'en

(1) Voir la note E.

(2) « Si la philosophie française du dix-neuvième siècle doit être éclectique, elle
» doit s'appuyer sur l'histoire de la philosophie. En effet, il est évident que toute
» philosophie éclectique a nécessairement pour base une connaissance profonde de
» tous les systèmes dont elle prétend combiner les éléments essentiels et vrais. »
Préface du *Manuel de l'histoire de la philosophie*, p. xvii.

faire des chercheurs de cette vérité historique et des amis de la science du passé, tel qu'il a existé dans l'intelligence des hommes d'autrefois. Il les poussa dans cette voie par ses exhortations et ses encouragements, par ses indications et ses conseils, par ses promesses et ses récompenses, par ses ordres aussi et par les conditions qu'il imposait et par les nécessités que sa toute-puissance universitaire lui donnait les moyens de créer. Il introduisit même l'étude telle quelle de cette histoire jusque dans les écoles primaires de la philosophie, en la plaçant au nombre des questions sur lesquelles devaient être interrogés les candidats au baccalauréat ès-lettres. — Je demande pardon pour ce détail; mais il est caractéristique.

En ces mêmes années, M. Cousin donnait l'exemple, publiant successivement un grand nombre d'opuscules qui sont des études, des mémoires ou des fragments sur l'histoire de la philosophie à toutes les époques, dans l'antiquité, au moyen-âge, dans les temps modernes, au XVIIe siècle, au XVIIIe et même au XIXe. Il revoyait aussi et il publiait d'anciennes études du même genre.

Ces travaux et ces préoccupations historiques suffisaient bien pour l'absorber : en effet, il y était presque tout entier. Néanmoins, il ne paraissait pas vouloir dire un suprême adieu aux pensées de philosophie spéculative. Il s'y remit à diverses reprises, par intervalles. Mais au lieu de paraître avoir trouvé des éléments de progrès pour la théorie dans ses études d'histoire, il ne fit que revenir sur ses pas en arrière, presque au point d'où il était parti.

Il commença par se défendre d'avoir jamais enseigné le panthéisme germanique, il le renia et le condamna. Il déclara détestable la philosophie d'Allemagne qui en tirait les conséquences et qui l'avait posé. Il se détourna de toute spéculation allemande et ne voulut plus ni en respirer le souffle, ni en parler la langue. Il revint à l'esprit des Ecossais et à leur méthode : il reprit diverses études psychologiques et s'appliqua à les faire plus exactes au fonds, plus élégantes par la forme. Il corrigea et recorrigea dans cette intention plusieurs de ses anciens ouvrages. Mais il devint aussi plus ennemi du XVIIIe siècle ou plus réactionnaire contre la philosophie de Condillac et des siens; les Français, sectateurs des Anglais, Locke et Bacon; il en détourna davantage tous ceux qui le suivaient et leur prêcha plus haut cette réaction : l'élève de Royer-Collard reparut plus fort. En cette réaction,

il remonta plus résolûment vers le XVIIe siècle : il s'attacha davantage au spiritualisme, tel qu'il le voyait à cette époque, sous le glorieux drapeau de Descartes, de Bossuet, de Fénelon, de Malebranche et de leurs plus illustres contemporains : il le voulut aussi associé au christianisme. Lui qui, en 1828, faisait honneur à la philosophie d'être supérieure à la religion, et qui la présentait « tendant doucement la » main à l'humanité, retenue entre les bras du christianisme, pour » l'aider à s'élever plus haut (1), » il proclama que « l'on ne peut » mesurer ses progrès en philosophie que par ceux de la tendre vénération qu'on ressent pour la religion de l'Evangile (2). »

Ce fut bien là son dernier mot de philosophie ; mais ce ne fut pas son dernier acte. Sa pensée, en remontant le courant de l'âge, ne s'arrêta pas au jour où il était devenu philosophe ; elle retourna plus loin aux années de son adolescence et à ses premières amours de jeune homme. Alors Victor Cousin, prix d'honneur au grand concours, avait aimé la littérature, l'éloquence, les belles-lettres ; et à la fin de sa vie, il se remit à aimer les belles-lettres, l'éloquence et la littérature. Comme il les avait abandonnées pour la philosophie, il abandonna la philosophie pour elles : ses dernières œuvres furent littéraires.

Le hasard a fait qu'il est mort loin de Paris, sa patrie, sur une terre presque étrangère. C'est une concordance. Ainsi est-il mort loin de la philosophie, en des études qui ne sont pas de son domaine. Quoiqu'il eût promis, à plusieurs reprises, de « lui consacrer, sans » retour et sans réserve, tout ce qui lui restait de force et de vie (3), » il avait cessé de vivre pour elle, avant de mourir pour tous.

Que conclure de là ? Le voici, à moins que je ne me trompe.

Cette esquisse, que l'on pourrait nommer une photographie, montre évidemment qu'en M. Cousin, *la pensée philosophique manqua de stabilité*. Il n'avait pas reçu de la nature le don de la longue patience qui s'obstine à la poursuite d'une idée et ne se lasse pas avant de l'avoir atteinte ; — cette longue patience qui fait que l'on regarde

(1) Leçon du 24 avril 1828, p. 38.
(2) Avant-propos du livre *du Vrai, du Beau et du Bien*, édit. revue, 1860, IX.
(3) Leçon du 17 avril 1828, p. 5.

fixement les mêmes choses pendant des jours et des années; qu'à force de les regarder, on y voit ce qui est resté invisible à tous, et qu'en le montrant, on étend les horizons de la science. « Comment avez-vous » trouvé cela ? » demandait quelqu'un à Newton. « En y pensant tou- » jours, » répondit-il. M. Cousin n'aurait pas fait cette réponse. Quand on l'a nommé « un voyageur intellectuel, » on n'a pas si mal dit. Son œil vif était tant soit peu hagard : il exprimait son esprit.

Cette esquisse montre encore qu'en la pensée de M. Cousin, il y eut *absence d'initiative*. Il ne fut jamais qu'un penseur à la suite, empruntant les idées des autres, et les mettant en circulation, après les avoir comme frappées de son timbre. Ce n'est pas lui qui eût jamais pu écrire au frontispice d'aucun de ses livres, la devise de Montesquieu : *Prolem sine matre creatam*. Au contraire. Mais, sans initiative pour lui-même, il avait une grande force d'impulsion pour les autres. Le maître auquel il obéissait devait être celui auquel tous obéissent. L'objet de son amour devait devenir un objet d'amour universel : il voulait absolument lui conquérir de nombreux adorateurs : il en savait le secret; il en possédait l'art ; et il l'exerçait avec un bonheur égal à son ardeur. Mais cet art n'est que secondaire et d'un mérite inférieur.

Le mérite vraiment supérieur ou la grande intelligence, en un mot le génie a pour conditions essentielles l'initiative et la stabilité de la pensée. M. Cousin qui en manquait en philosophie ne peut donc pas trouver place parmi les grands penseurs philosophes. Ce serait faire acte de flatterie envers sa mémoire, que de le proclamer une grande intelligence (1).

(1) J'entends une grande intelligence *philosophique*. — J'ajoute que le grand *caractère* est comme la grande *intelligence* : il n'existe pas non plus sans deux conditions essentielles, qui sont la fermeté de la volonté et la profondeur du sentiment. Ces deux choses se tiennent : le sentiment profond fait la volonté ferme, et la fermeté de la volonté donne de la profondeur au sentiment. M. Cousin manqua aussi de l'une et de l'autre. Le caractère fut en harmonie avec l'intelligence. Voyageur intellectuel, il traversa les systèmes philosophiques ; et voyageur moral, les partis politiques.

Ainsi il fut sans doute, jusqu'en 1814, napoléonien comme tous les jeunes gens de son temps : en 1815, il devint royaliste ardent; vers 1817, 1818, carbonaro ou ami des carbonari ; plus tard accusé par les frères et amis de les avoir quittés ; en 1828, royaliste-chartiste ou constitutionnel de la branche aînée ; après 1830, philippiste dévoué ; en 1848, associé au mouvement républicain ; peu après réactionnaire : depuis plusieurs années, il n'était bruit que de son ralliement au napoléonisme.

III.

Toutefois, il faut reconnaitre et je me hâte d'ajouter qu'il y avait ou plutôt qu'il y a une certaine grandeur dans la pensée qu'exprime ce mot *éclectisme*, que M. Cousin donna un jour et qu'il ne cessa pas de donner, jusqu'à la fin de sa vie, comme son principe fondamental ou comme la devise de son drapeau. Elle était grande aussi l'entreprise à laquelle il déclara tant de fois qu'il voulait consacrer toute sa vie : *Vitam impendere* ECLECTISMO.

La devise inscrite sur le drapeau disait que, quelles que soient les erreurs que les hommes embrassent, elles contiennent toujours un fond de vrai et que c'est par là qu'on s'attache à elles (1). C'était ainsi rendre hommage à la raison humaine, proclamer l'excellence de sa nature, la déclarer excusable en ses faiblesses, pardonnable en ses fautes, respectable jusqu'en ses hontes même : c'était s'absoudre soi-même et se grandir en absolvant et en grandissant les autres.

Dans l'entreprise annoncée en conséquence de cette devise, il ne s'agissait de rien moins que d'exposer par l'histoire le tableau de toutes les opinions qui ont eu cours parmi les hommes de tous les pays et de tous les siècles sur les questions de l'ordre philosophique ; — de les ramener à quelques groupes principaux ou de les classer en un petit nombre de systèmes très-vastes et très-compréhensifs ; — de les soumettre à une haute critique, en distinguant et démontrant ce qu'il y a de vrai et de faux en chacun d'eux, en y dégageant de tous les mélanges d'erreur les parcelles de vérité qu'ils contiennent, comme on dégage l'or du fumier dans lequel il est enfoui ou des matières hétérogènes qui en altèrent la pureté dans la mine ; — et de recueillir toutes ces parcelles, de les assembler et de les réunir en un tout, de les fondre ensemble et d'en former pour ainsi dire une seule statue, qui soit la sainte image de la vérité, seule digne d'être

(1) « C'est la vertu de la pensée de n'admettre rien que sous la condition d'un » peu de vérité, et l'erreur absolue est inintelligible. L'erreur absolue est inintelli- » gible ; donc elle est inadmissible ; donc elle est impossible. » *Leçon 4e du Cours de* 1828-29, p. 169.

adorée en esprit par tous les hommes, courbant la tête devant elle et fléchissant les genoux à son nom. C'était, comme on le voit, annoncer une grande chose : c'était se risquer à faire les plus magnifiques promesses, étaler un splendide programme, signaler un but bien digne d'être poursuivi, exciter dans les âmes de vives espérances, les enflammer d'ardeur et y allumer un vaste incendie.

On comprendra encore mieux qu'il en ait été ainsi, si l'on veut se rappeler que ces promesses ne s'arrêtaient pas à la sphère de la spéculation philosophique, mais qu'elles s'étendaient à celle de l'action politique. Aux yeux de M. Cousin, les partis politiques étaient comme des systèmes philosophiques. De même que chacun de ceux-ci contient toujours quelque vérité, ainsi chacun de ceux-là contient toujours quelque justice : de même que le philosophe doit recueillir toutes les parcelles de vérité éparses dans les systèmes et en former le code de la sagesse spéculative qui soit le Catéchisme de l'humanité, ainsi le politique doit recueillir toutes les parcelles de justice éparses dans les partis et en former le code de la sagesse pratique qui soit la Charte de l'humanité. Et il montrait en même temps la Charte française de 1814 comme étant un essai, déjà un chef-d'œuvre de cette entreprise : — je parle de son Cours de 1828 : — il saluait comme l'aurore du plus brillant avenir l'avènement du ministère Martignac, qui annonçait l'intention d'exécuter franchement cette Charte, de l'appliquer et de la développer suivant son esprit. Il invitait la jeunesse française à suivre l'administration nouvelle en cette voie, à l'y soutenir, à l'y pousser ; il lui disait que le rôle et la mission générale du XIXe siècle est là ; que le rôle et la mission particulière de la France, en ce siècle XIXe, est là ; et que là encore, non ailleurs, est le rôle tout spécial et la mission de la jeunesse, au sein de la France. Et la jeunesse enivrée de ces belles paroles les accueillait avec de frénétiques applaudissements, dont s'enivrait à son tour celui qui les prononçait, si bien qu'entre l'orateur et son auditoire, il était difficile de reconnaître quel était le plus enchanteur et le plus enchanté.

Comme ils s'en souviennent tous ceux qui étaient jeunes en ce temps-là ! A leur imagination, dont leur cœur était complice, l'Eclectisme apparaissait vraiment comme le Dieu de la mythologie grecque, armé de la baguette magique qu'il jette entre les serpents prêts à se dévorer, et qui les force, par sa vertu toute-puissante, à s'enrouler autour, pour former le merveilleux caducée de la paix universelle et

perpétuelle. Ils n'espéraient pas moins de leur maître qui leur commandait de ne pas moins espérer de leur époque et de leur pays, ni de lui : car, « après un assez long exil, il revenait consacrer le reste » de sa vie à lui être utile. » (1)

De tous les jeunes d'alors, vieux d'aujourd'hui, on peut dire le vers de Virgile, en y changeant un mot : *Et dulces* senior *reminiscitur Argos.*

Mais que sont devenues ces espérances à la suite de ces promesses ? En empruntant le vers d'un autre poète latin, auquel je change encore un mot : *Quid dignum tanto* tulit *hic promissor hiatu ?*

M. Cousin, historien de la philosophie. L'histoire de la philosophie devait être la grande affaire de l'Eclectisme et celle de son chef, qui le reconnut toujours et le proclama souvent (2) : il n'y manqua pas non plus.

En s'en occupant, il est allé un peu partout, dans l'espace et dans le temps ; dans l'extrême orient indien, dans la Grèce antique et dans l'autre Grèce plus jeune des premiers siècles du christianisme, dans le moyen âge, dans les temps modernes en France, en Angleterre, en Allemagne et jusqu'à nos jours ; vrai voyageur intellectuel (3). Mais tous ses travaux en cette sphère n'ont été publiés par lui-même que sous le titre de fragments ou sous quelque autre analogue ; ils ne méritent pas en effet d'autre nom : ou ils n'ont été que des éditions et des traductions auxquelles il a toujours manqué quelque chose (4).

(1) *Leçon de clôture,* du 17 juillet 1828, p. 44.

(2) « Il est évident que toute philosophie éclectique a nécessairement pour base » une connaissance approfondie de tous les systèmes dont elle prétend combiner les » éléments essentiels et vrais (Phrase déjà citée, p. 15). » — « Mon enseignement » doit être l'histoire de la philosophie. » *Leçon de clôture,* 1828, p. 44.

(3) M. Cousin a fait ce qu'il annonçait en cette leçon : « Nous pourrons à volonté » nous arrêter tantôt à une époque et tantôt à une autre ; — nous transporter » d'abord sur les hauteurs de l'Himalaïa et du Thibet, — ou descendre sur les » rivages de la Grèce, — ou nous enfoncer dans le moyen âge et la scolastique, — » ou suivre les traces fécondes de la philosophie moderne et de Descartes, en Angle- » terre, ou en France, ou en Allemagne. » *Id.*

(4) La traduction de Platon a manqué d'une partie des arguments annoncés et d'un résumé de l'histoire de la philosophie platonicienne. L'édition de Descartes a manqué du résumé de la philosophie cartésienne, promise par le prospectus.

En prenant ces travaux ensemble, on peut leur appliquer le vers de Martial refait : « Il y en a de très-bons, la plupart sont bons, » quelques-uns sont médiocres : *Optima sunt, quædam mediocria,* » *sunt bona plura.* » Mais ils ne peuvent pas être considérés comme équivalant à une Histoire générale de la philosophie, quoique l'auteur ait eu pour eux cette prétention dans les derniers temps de sa vie. Je pourrais appeler cela une faiblesse de vieillard pour ses petits-enfants.

M. Cousin a entrepris aussi l'autre œuvre de l'historien de la philosophie, œuvre postérieure et supérieure, qui consiste à rapprocher les systèmes les uns des autres, à les comparer, à en étudier les rapports de ressemblance et de différence et à les ranger en un petit nombre de classes. Il n'en admit d'abord que deux ; puis il en reconnut trois et quatre, ceux dont il a rendu les noms populaires pendant quelque temps, à force de les répéter ; le Sensualisme, l'Idéalisme, le Scepticisme et le Mysticisme : ces systèmes étant les seuls qui puissent exister, disait-il ; et par conséquent les seuls qu'on retrouve en toute l'histoire de la philosophie (1).

Mais poser ainsi *a priori* la loi de l'histoire philosophique, avant d'avoir suffisamment étudié les systèmes, était une témérité grande, en harmonie, il est vrai, avec la nature des esprits impatients, mais peu conforme aux patientes lenteurs commandées par la méthode : — enfermer ainsi l'esprit philosophique comme entre quatre murs, en le condamnant à aller alternativement se heurter contre l'un et l'autre, était une imitation malheureuse des tours et retours de Vico et d'Hegel : — ramener ainsi tout le travail philosophique à quatre opérations était un arrangement nominal plutôt qu'une vue réelle des choses ; arrangement commode pour l'ignorance qui aime à se payer de mots, très-favorable à la demi-science qui aime à s'épanouir dans la phrase, mais sans utilité pour la vraie science. Que gagne, en effet, la science de l'homme, par exemple, à ce qu'on dise que tous les systèmes reviennent à enseigner que l'homme est un corps sans âme, Sensualisme ; ou qu'il est une âme sans corps, Idéalisme ; ou qu'il faut douter s'il est corps ou âme, l'un et l'autre ou ni l'un ni l'autre,

(1) *Leçon* 4e *du Cours de* 1828-29. « Tels sont ni plus ni moins les emplois les » plus généraux de la réflexion : développés par le temps et les siècles, ils engendrent » *quatre* systèmes élémentaires qui représentent et renferment l'histoire entière de » la philosophie. » Pag. 164.

Scepticisme ; ou qu'il faut rêver des deux, Mysticisme ? Que gagne encore la science de Dieu à ce qu'on dise que tous les systèmes philosophiques reviennent et ne peuvent que revenir à nier que Dieu existe et à poser le monde sans Dieu, Athéisme sensualiste ; ou à affirmer que Dieu existe et à poser Dieu sans le monde, Théisme idéaliste ; ou à douter, Scepticisme religieux ; ou à rêver et à s'illuminer de visions, Visionnarisme mystique ?

Même, en admettant cela comme une loi générale de l'histoire philosophique, il faudrait dire par quelles causes ou suivant quelles lois particulières l'esprit humain va d'un système à l'autre. Le silence sur ce point était l'omission de la chose la plus importante.

Enfin, tout en proclamant très-haut et sans cesse qu'il n'y a que quatre systèmes qui aient jamais existé et qui puissent exister jamais en philosophie, parce que, suivant la nature de l'homme, il n'y a que quatre emplois de la réflexion, ni plus ni moins, M. Cousin en proposait pourtant un cinquième. C'était se contredire soi-même en même temps que donner un démenti à l'histoire. Car l'Eclectisme a été souvent essayé ; et, en l'essayant à son tour, M. Cousin faisait un emploi de la réflexion tout différent des quatre qu'il disait être les seuls possibles à l'intelligence de l'homme. — D'autres objections se présentent encore.

C'est pourquoi cette théorie des quatre systèmes, donnée un jour comme la loi du développement philosophique de l'humanité, rencontra bien vite une forte opposition, même parmi les sectateurs de M. Cousin : et un critique a pu dire, il y a déjà longtemps, que « cette » construction *a priori* est si fort en ruines que personne ne songe » plus à la renverser. »

M. Cousin, philosophe spéculatif ou théoricien. L'Eclectisme s'était annoncé comme devant être à la fois critique et organique ; et il ne pouvait pas être l'un sans l'autre. Car il faut, pour critiquer sérieusement, avoir une doctrine qui serve de critérium ou de règle de jugement ; et toute critique qui n'aboutit pas à une doctrine est insuffisante : œuvre de révolutionnaire, tout puissant pour détruire, mais impuissant pour construire ; œuvre incomplète.

Au premier titre et le joignant à son rôle d'historien, M. Cousin a fait sur différents philosophes des critiques de détail, très-remarquables

par la clarté du langage, par l'élégance de la forme et par le mouvement du style. Ce qui vaut mieux encore, ces articles de critique sont des travaux d'analyse psychologique toujours distingués par la délicatesse, souvent par la justesse, quelquefois par la profondeur. Mais il arrive aussi qu'ils sont quelquefois superficiels, et d'autres fois inexacts, n'atteignant qu'une partie des faits ou les présentant autrement qu'ils ne sont posés dans la réalité.

Je ne vois pas d'ailleurs qu'en toutes ces analyses, il ait rien ajouté de bien important à la science de l'esprit humain, telle qu'elle existait avant lui.

Pour la seconde partie de la mission que l'Eclectisme s'était donnée, je vois encore moins que M. Cousin l'ait remplie. Qu'on dise donc quel est le système de philosophie spéculative organisé par lui. De tous ses fragments, quelque soigneusement qu'on les recueille et rassemble, on ne formera pas un corps de doctrine : plusieurs parties manqueront toujours et d'autres ne s'accorderont pas.

L'Eclectisme nous devait, — car il nous l'avait promis, — la science de l'homme individu, Psychologie ; la science de l'homme collectif ou peuple, Politique ; la science de l'homme-humanité, Philosophie de l'histoire. Il nous devait aussi la science de Dieu ou du mystérieux infini ; car on nous avait dit que « *mystère* est un mot qui appartient » non à la langue de la philosophie, mais à celle de la religion » (1) ; et que le propre de la philosophie est de dégager les idées contenues dans les mystères de la religion et de « convertir les vérités qui lui » sont offertes par celle-ci dans sa propre substance et dans sa propre » forme... La forme rationnelle est nécessairement la dernière de » toutes » (2).

Or, en Psychologie générale, M. Cousin n'est pas allé au-delà de la théorie des trois facultés, Sensibilité, Raison, Liberté ; théorie depuis longtemps vulgaire, sans véritable valeur scientifique, à laquelle on ne plie les faits qu'en les torturant et qui devrait être remplacée par une meilleure. Dans les développements de cette théorie, il n'a rien dit de lui-même sur la Sensibilité et ce qu'il en a dit laisse bien des lacunes : il n'a guère examiné dans la Raison que l'origine et la formation de certaines idées, sans en donner aucune

(1) *Leçon du 21 mai* 1828, p. 19.

(2) *Leçon du 17 avril* 1828, p. 30, 28.

explication neuve ni bien satisfaisante ; et sur l'art de diriger cette Raison, lequel art est la méthode, objet de la logique, il a simplement déclaré que la seule bonne est celle de l'Observation, « qu'il acceptait » volontairement de l'esprit de son temps, qui lui-même est l'œuvre » de l'esprit général du monde : » — enfin, sur la Liberté, il n'a rien trouvé de plus que ce qui est en une foule de livres ; et l'usage qu'il faut en faire, et qui est l'objet de la morale, ne lui a inspiré que son opuscule du Bien. En réalité, il n'y a point de Psychologie éclectique vraiment dite, systématisée ou organisée par M. Cousin.

En théorie de constitution sociale ou en Politique, M. Cousin n'est pas allé au-delà de la Charte constitutionnelle de 1814, légèrement modifiée en 1830. Relisez encore sa leçon de clôture du 17 juillet 1828 : elle contient une profession de foi politique et une proclamation civique en faveur de la Charte, non moins qu'une profession de foi philosophique et une proclamation scholastique en faveur de l'Eclectisme. Ce n'est pas là une science organisée.

En théorie du développement de l'humanité ou en Philosophie de l'histoire, M. Cousin n'a rien donné de plus que son commentaire français de la grande loi, formulée en allemand, par Hegel sur le devenir de l'humanité, qui se fait perpétuellement dans le triple moment de l'infini, du fini et du rapport de l'infini au fini. Mais il avait lui-même cessé depuis longtemps de défendre cette théorie.

Enfin, dans la sphère de la Religion, après avoir critiqué l'idée de Dieu, tel qu'il est communément représenté par les théistes de l'école, de l'église et du monde, après avoir au moins touché au panthéisme, subordonné la religion à la philosophie, commandé à la foi de s'incliner devant la raison, qui est chargée de lui apprendre à se rendre compte d'elle-même, « de l'éclairer, disait-il, et de l'élever » du demi-jour du symbole à la grande lumière de la pensée pure, » où brille le vrai Dieu, triple et un, à la fois infini, fini et rapport de l'infini au fini, M. Cousin descendit de ces hauteurs et revint au Dieu de tout le monde, et à la théodicée vulgaire qu'il confondait et qu'il était même bien près d'identifier avec la théologie chrétienne.

IV.

Je reviendrai bientôt à M. Cousin : je ne le quitte qu'un instant pour aller à ceux qu'on nomme ses disciples et les philosophes de son école. On sait que le disciple fait souvent la plus grande gloire du maître ; et que la grandeur de l'école devient celle de l'homme qui en fut le chef et qui la fonda. Socrate a l'immortalité de l'école socratique ; l'école cartésienne a grandi Descartes. En a-t-il été de même de l'école éclectique ?

M. Cousin eut d'abord des élèves proprement dits, dans la première période de son enseignement, comme maître de conférences à l'Ecole normale et suppléant de Royer-Collard à la Faculté. Ensuite, il eut des disciples et des sectateurs parmi les nombreux auditeurs de ses leçons et parmi les lecteurs, beaucoup plus nombreux, de ses livres, depuis 1826 et 1828. Après 1830, il compta, de plus, des sectateurs, qui étaient comme des apôtres qu'il se faisait par son influence personnelle et par celle qu'il devait à sa position officielle de grand-maître de l'Université de France pour l'enseignement philosophique en toutes les écoles : cela dura jusqu'en 1848. Depuis cette époque, son influence diminua sensiblement : il renonça lui-même à la maintenir : il sembla qu'il ne restait plus que l'ombre de son nom, *stat magni nominis umbra :* cette ombre même disparut. Cependant, elle était encore imposante et puissante dans le lointain et derrière les voiles qui l'enveloppaient. Voilà ce que tout le monde sait et dit.

Or, en groupant dans sa pensée, autour de M. Cousin, tous ces hommes qui composent une véritable multitude, on trouve en eux la même diversité qu'en M. Cousin lui-même ; c'est-à-dire que les uns ou les autres de ces disciples représentent l'une ou l'autre des phases de l'esprit du maître. Tous, ils reflètent l'image de ce maître ; mais comme cette image fut changeante, d'époque en époque, les reflets en changent aussi dans chacun d'eux, suivant le moment et l'aspect auxquels il correspond. Ce qui fut le plus durable dans le maître est aussi ce qu'on retrouve dans le plus grand nombre des disciples : ce qu'il y eut de permanent en lui, se retrouve en eux tous. Le caractère qu'il revêtit le dernier est encore celui qui se montre le mieux dans les derniers venus au monde de notre philosophie.

Je voudrais, mais je ne peux pas dérouler ce tableau devant vous; je dois me borner à en esquisser les groupes.

Le premier que je vois se compose de *psychologistes*, très nombreux. Leurs ouvrages qu'ils me présentent, sont des *essais*, des *fragments*, des *mélanges*, des *thèses*, des *leçons*, des *programmes* de cours, des *manuels* de baccalauréat. Je ne parle pas de ceux de ces livres qui ne sont que des spéculations mercantiles ou de petits monuments que la vanité magistrale s'édifie à elle-même. Sous le bénéfice de ces éliminations, ces ouvrages ont tous du mérite; mais un mérite médiocre; les meilleurs ne s'élèvent pas au-dessus de ce qu'on peut nommer le niveau écossais, qui était celui de M. Cousin à son début et qu'il n'avait guère dépassé à la fin. Les auteurs se roulent dans le cercle des trois facultés, tracé par le maître. Il en est pourtant quelques-uns qui essayent de s'en échapper : certains s'en échappent même et composent, en dehors du cercle officiellement fatal, des ouvrages plus ou moins considérables. Mais ils n'obtiennent pas grand succès (1). En réalité, la science de l'homme psychique ou moral (science du moi ou de la ψυχη) n'a point fait de sérieux progrès par les psychologistes éclectiques.

Un second groupe, plus nombreux encore, se compose d'*historiens de la philosophie*. Leurs ouvrages sont généralement des monographies ou des études sur quelques philosophes pris individuellement et sur quelques écoles; d'autres embrassent certaines périodes et certains siècles. Sur les traces et sous l'impulsion de M. Cousin, ils ont porté leurs investigations partout, depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'à nos jours; depuis l'extrême Orient jusqu'à l'Occident. Tous ces travaux ont de la valeur : quelques-uns l'ont très grande : ceux à qui nous les devons ont incontestablement bien mérité de la science. Mais, avec eux, l'histoire de la philosophie n'est encore qu'expositive ou descriptive des opinions et des systèmes; elle est restée à ce premier degré, ne s'élevant pas au second, ni encore moins au troisième, qui sont la recherche des causes des systèmes, et celle de la loi suivant laquelle ils se développent. Il ne faut pas blâmer la prudence de ces hommes, simples narrateurs ou chroniqueurs du passé :

(1) Je pense spécialement à Jouffroy, Damiron, Garnier... Voir la note F.

il faut même les féliciter d'avoir désappris la témérité par l'expérience d'illustres naufrages. Pour moi, je suis content de voir qu'ils reconnaissent que la théorie de l'histoire ne peut pas être construite *a priori* et que là, comme partout, la synthèse des lois doit être posée et élevée sur les faits donnés par l'analyse. Mais il n'en est pas moins vrai que les faits ne sont que les matériaux de la science, qui n'existe réellement que par la découverte des lois ; et, s'il est prudent et sage de redouter les tempêtes qui emportent tant de voyageurs montant vers les régions célestes, il y a bassesse et lâcheté à ramper toujours sur la terre, se faisant appliquer le vers latin : *Serpit humi tutus nimium timidusque procellæ*. C'est ce que font généralement les hommes du groupe dont je parle. En réalité, l'école éclectique n'a donné que des préparateurs à l'histoire de la philosophie : ces préparations sont œuvre d'érudition : l'érudition est l'embryon ou le fœtus de l'histoire ; il lui faut une large évolution pour devenir l'histoire même. L'érudit est un chercheur et un tailleur des pierres qui doivent entrer dans la construction de l'édifice, dont le plan est conçu par l'architecte : l'architecte est l'historien digne de ce nom (1).

Les hommes de ces deux groupes, psychologistes et historiens de la philosophie, se mêlent souvent, c'est-à-dire que les mêmes jouent souvent le double rôle d'historien et de théoricien. Ainsi avait fait M. Cousin. Ce groupe composé a sa fidèle expression dans un livre qui est l'œuvre collective d'un grand nombre : le *Dictionnaire des sciences philosophiques* (2). Il en est de cet ouvrage comme de tous

(1) « Un érudit est un maçon, un philosophe est un architecte... Vous apercevez ici une des causes et un des caractères de l'histoire de la philosophie, telle que M. Cousin l'a faite... Il s'est contenté d'exposer les diverses philosophies... On l'a imité. Depuis Thalès jusqu'à Kant, on a exploré toutes les philosophies ; moyen-Age, Pères de l'Eglise, philosophes de la Renaissance, les thèses et les monographies ont tout remis au jour. Mais, en étudiant les faits comme lui, on s'est, comme lui, dispensé d'en rechercher les lois ; nous avons, grâce à lui, tous les matériaux d'une histoire de la philosophie ; grâce à lui, nous n'avons pas cette histoire. Il n'a point trouvé en lui-même, ni développé dans les autres l'esprit philosophique : il a la gloire d'avoir montré en lui-même et développé dans les autres l'esprit d'érudition. » (H. Taine, *Les philosophes français du XIXe siècle*, p. 174-6).

(2) *Dictionnaire des sciences philosophiques*, par une société de professeurs de philosophie, sous la direction de M. Franck, membre de l'Institut, agrégé de philosophie près la Faculté des Lettres de Paris, 5 vol. in-8°. Paris, Hachette, 1844-1851.

ceux du même genre : à côté de bons articles, on en trouve de médiocres et même de mauvais : je ne veux en parler qu'en général. La partie d'érudition y est traitée avec soin ; les notices biographiques sur tous ceux qui ont un nom en philosophie les font suffisamment connaître, et la bibliographie relative à chacun d'eux fournit les moyens de les connaître plus intimement, si on le désire. L'exposition des opinions, quand elles en valent la peine, a une étendue proportionnée à leur importance : la critique qui l'accompagne est convenable en sa forme, qui est celle de l'impartialité calme et digne. Mais, au fond, elle a le caractère du critérium dont elle s'inspire : ce critérium est la doctrine qu'on développe dans les articles qui contiennent la partie théorique de l'œuvre, et cette doctrine n'est jamais que celle dont j'ai déjà parlé. De même, dans les articles consacrés à l'histoire des systèmes et des écoles, on ne s'élève pas au-dessus du niveau signalé.

La préface de ce Dictionnaire est datée du 15 novembre 1843, un siècle moins quelques années depuis la Préface d'un autre Dictionnaire. Les auteurs y rappelaient cette « grande Encyclopédie du » XVIIIe siècle » et « l'influence immense qu'elle a exercée sur » l'esprit moderne. » Ils demandaient qu'il leur fût « permis d'espé- » rer une partie de cette influence » sur le temps présent et à venir. S'il en eût été ainsi, le milieu du XIXe siècle aurait eu son grand monument par ce Dictionnaire des sciences philosophiques, comme le milieu du XVIIIe avait eu le sien par l'Encyclopédie ; le milieu du XVIIe siècle par le Discours de la méthode ; le milieu du XVIe, par la Réforme ; et le milieu du XVe par la Renaissance, à la suite de la prise de Constantinople (1). Mais, après vingt-trois ans et deux mois, nous savons combien peu il en a été ainsi. Ni la Préface de ce Dictionnaire, ni le Dictionnaire lui-même n'ont fait grand bruit : cette œuvre n'a point eu de retentissement ; elle n'a guère été connue au-delà d'un certain monde ; et elle n'y jouit même pas de l'estime et du succès qu'elle mérite. L'éclectisme, en contemplant ce monument, ne peut guère sourire à sa gloire. Ce n'est pas même une colonne de Juillet à côté du souvenir de la prise de la Bastille.

En ce groupe, plusieurs se font particulièrement remarquer. Je

(1) Cette remarque sur les grands événements intellectuels qui ont marqué le milieu des derniers siècles, est de Dalembert.

ne signale pourtant que celui qui, pendant douze années, suppléa M. Cousin en la chaire d'histoire de la philosophie ancienne et qui fut, en même temps, maître de conférences de philosophie à l'Ecole normale ; M. Jules Simon. Comme son maître, mais à un moindre degré, il eut la réputation d'un professeur orateur et il en exerça le prestige : il dut un grand succès à la brillante facilité de sa parole : il frappait aussi par une allure de tendance mystique où l'on apercevait comme une couleur de l'école d'Alexandrie qui déteignait sur lui et dont il subissait un peu l'esprit plutôt qu'il ne le dominait en le comprenant parfaitement. Mais ce ne fut pas là son trait principal. Le hasard a fait que j'ai assisté à l'une de ses épreuves au concours d'agrégation de philosophie : il exposa la théorie de l'association des idées suivant l'écossais Dugald Stewart, sans essayer d'en faire aucune critique, ni d'en rien perfectionner. On n'a pas vu qu'au fond il ait grandement changé depuis. La première série de ses livres, qui sont à l'usage des jeunes gens étudiant la philosophie dans les colléges, ne s'est pas élevée au-dessus de ce niveau. La seconde série, à l'usage des gens du monde amateurs de philosophie, a conservé le même caractère. S'il eût existé une véritable philosophie éclectique, M. Simon aurait été certainement bien propre à la vulgariser par ses qualités de littérateur élégant, d'orateur doucement ému, et de penseur habile pour une assimilation qui ait un cachet de personnalité. Mais cette philosophie manquant, il n'a pas essayé de la faire : il s'est borné à en propager une autre, comme telle. Puis, s'apercevant peut-être de sa méprise et du peu de portée de son œuvre, il y a renoncé. Comme son maître, il s'est tourné d'un autre côté ; mais ce côté a été différent. Tandis que M. Cousin est remonté vers le dix-septième siècle, à l'amour des grandes dames et des seigneurs, M. Simon s'est élancé au-delà du moment actuel de notre siècle dix-neuvième, par amour des ouvrières et du peuple à qui il voudrait ouvrir un meilleur avenir. C'est assurément là une noble désertion, mais ce n'en est pas moins une désertion. Il a imité son maître, quoique ne le suivant pas.

En voici d'autres qui correspondent au moment *panthéistique* de M. Cousin.

Ce sont d'abord deux foules ; l'une des Saint-Simoniens, l'autre des positivistes Augusto-Comtiens. La religion qu'ils essayèrent de hucher au haut de leur système bourré de tant de choses n'est que la pro-

clamation et le culte du Grand-Tout, comme Etre suprême, seul Dieu réel et véritable. Ils répétaient certaines phrases de M. Cousin ou en donnaient l'équivalent. Les Fourriéristes, leurs confrères en tentatives de rénovation sociale, se rapprochaient aussi d'eux en conceptions religieuses, se ressentant du même esprit.

En dehors de ces foules, et entre plusieurs autres, deux hommes se présentent ensuite ; MM. Vacherot et Renan. — M. Vacherot, qui suppléa aussi pendant quelque temps M. Cousin en sa chaire, après avoir étudié les philosophes de l'école d'Alexandrie, passa à ceux de l'Allemagne : il s'y enfonça profondément et il en rapporta plus de foi au panthéisme hégélien, qu'il présenta en une forme rationnelle didactique ; mais en cette forme dégagée de tout ce qu'elle avait de pur germanique et transformée suivant la nature de son esprit qui est celle de l'esprit français. — M. Renan, avec une érudition plus grande et plus variée, entrant dans l'histoire intellectuelle de plus de nations et s'efforçant d'y pénétrer par la voie moins frayée des langues, en rapporta aussi le panthéisme : mais il le présenta sous l'autre forme, indécise et vague, du mysticisme poétiquement rêveur, qui adore la vérité et Dieu comme la beauté suprême dont la littérature et l'art se font un divin idéal. Il put croire qu'il réalisait la promesse faite un jour par M. Cousin, et qu'il *aidait vraiment le peuple à s'élever plus haut que le christianisme* en lui enseignant que Jésus est homme-Dieu, parce que « en lui s'est condensé tout ce » qu'il y a de bon et d'élevé dans la nature humaine » et qu'il a été « la plus haute des colonnes qui, du sein de l'humanité, s'élevant » vers le ciel, montrent à l'homme d'où il vient et où il doit » tendre » (1) : et en proclamant, les genoux ployés au nom de Jésus, qu'il fut « une personne divine, non en ce sens qu'il ait absorbé tout » le divin, mais en ce sens qu'il a fait faire à l'humanité le plus » grand pas vers le divin » (2). C'est aussi de l'Hégel affirmant que Dieu est dans le *devenir* de l'humanité.

Un dernier groupe se compose d'hommes bien différents. Ceux-ci déclarent vouloir maintenir le peuple dans le giron des vieilles croyances et s'y maintenir eux-mêmes : ils soutiennent la compati-

(1) La *Vie de Jésus*, douzième édition populaire, p. 258.
(2) La *Vie de Jésus*, Idem. Idem.

bilité de la raison avec la foi, de la foi des anciens jours qui fait le chrétien avec la raison des temps modernes qui fait le philosophe : ils prêchent l'alliance de l'une et de l'autre, l'alliance de la science et de la religion ; et ils tâchent de la faire sur les bases d'un spiritualisme qui, d'une part, soit philosophique sans cesser d'être chrétien et qui, d'autre part, tout en continuant d'être chrétien, ne refuse pas de se faire philosophique. Ils en appellent aux grands jours du XVIIe siècle dont ils désirent rallumer le flambeau éteint par le souffle du XVIIIe : ils recommandent l'union de l'École et de l'Eglise, comme elle existait jadis entre l'école de Descartes et l'église de Bossuet : et s'il arrive qu'elle s'établisse par la bonne volonté des hommes en l'un et l'autre camp, ils espèrent et prédisent que la paix règnera sur la terre et qu'elle glorifiera dans les hauteurs du ciel le Dieu de l'Evangile : *Gloria in excelsis Deo*..... C'est le groupe de ceux qui s'appellent *spiritualistes chrétiens*. Ils représentent évidemment la dernière phase de M. Cousin, quand il disait que l'épithète d'*esprits superficiels* convient mieux que celle de *profonds penseurs* à tous ceux qui, après Voltaire, découvrent des difficultés dans le christianisme..... (1).

Bien plus, comme s'il était dans l'ordre de la fatalité des choses que la représentation de M. Cousin en son école fût complète, beaucoup d'hommes du même groupe la portent, en dehors de la philosophie, dans la sphère politique. Ils soutiennent aussi que les libertés publiques, telles que la civilisation moderne et en particulier notre civilisation française les comprend et les demande, ne sont pas incompatibles avec certains éléments de despotisme, et qu'il est une alliance et un traité de paix qu'il faut contracter entre les deux puissances, qu'on appelle maintenant le libéralisme démocratique et le césarisme impérial. — Mais je ne m'occupe que des philosophes.

Le premier de ce groupe, dans l'ordre du temps, est M. Bautain,

(1) « N'écoutez pas ces esprits superficiels qui se donnent comme de profonds » penseurs, parce qu'après Voltaire ils ont découvert des difficultés dans le chris- » tianisme..... Notre vrai drapeau est le spiritualisme, cette philosophie aussi » solide que généreuse, qui commence avec Socrate et Platon, que l'Evangile a » répandue dans le monde, que Descartes a mise sous les formes sévères du génie » moderne, qui a été au XVIIe siècle une des gloires et des forces de la patrie, qui » a péri avec la grandeur nationale au XVIIIe..... » *Du Vrai, du Beau et du Bien*, édit, cit. Avant-propos, p. VII, IX.

qui est même allé plus loin que son maître. Car ayant laissé d'abord sa psychologie écossaise se mêler de quelque germanisme à tendance mystique, puis ayant tourné au transcendantalisme catholique, il a cru ne pouvoir mieux faire que d'embrasser l'état ecclésiastique. Ensuite, non content d'avoir mis la soutane du prêtre par dessus la robe du professeur-philosophe, il a quitté sa chaire de philosophie pour monter en une autre de théologie ; et de Strasbourg où il était, il est allé à Paris démontrer la vérité de la foi chrétienne supérieure à la raison, dans la vieille Sorbonne, en quelque sorte dans la chapelle même à laquelle touchait le dernier cabinet de son premier maître. M. l'abbé Bautain, grand-vicaire de l'archevêque de Paris, enseigne encore, cette année, aux mêmes lieux. — Parmi les professeurs laïques, ses associés en cette œuvre de spiritualisme chrétien, qu'ils voudraient amener à l'alliance de la raison et de la foi, je nommerai deux derniers venus dans les chaires du haut enseignement philosophique à Paris ; M. Lévêque, au Collége de France ; M. Caro, à la Faculté des Lettres. Ils sont les derniers disciples de M. Cousin, et la dernière évolution de son école éclectique.

Donc, tel le maître, telle l'école. L'école est même restée inférieure au maître : elle n'a rien ajouté à sa gloire, jusqu'aujourd'hui : elle l'aurait plutôt diminuée.

Qui dira ce que l'avenir réserve ?

Une chose est certaine. Le présent s'est détourné de l'éclectisme. Il ne lui pardonne pas d'avoir si peu donné après avoir tant promis. En contemplant son œuvre, combien y en a-t-il qui répètent, avec un accent mêlé de mélancolie et d'ironie, le fameux *Amphora cœpit institui...*, d'Horace !

V.

Je reviens à M. Cousin.

On a raconté qu'un jour, voulant faire connaître quelle était son ambition relativement à l'avenir, il employa cette formule : « Un » monument et des épisodes. » En examinant la collection de ses œuvres, j'y vois bien les épisodes; mais le monument, je l'y cherche en vain, si l'on entend par là quelqu'un de ces livres qui contiennent

des vérités d'un ordre supérieur, dans une forme en harmonie avec elles, et que les générations se transmettent successivement l'une à l'autre comme un dépôt dont la perte serait préjudiciable aux plus chers intérêts de l'humanité. M. Cousin n'a rien écrit de semblable.

Cependant, il me paraît qu'il a laissé de lui-même un monument d'un autre genre, qui lui assure l'immortalité, aussi longtemps que vivra dans la mémoire des hommes le souvenir de notre existence française, dans le demi-siècle écoulé depuis 1815.

En tout ce temps-là, M. Cousin a été un énergique agitateur d'idées, un ouvreur de vastes horizons, un grand instituteur en plusieurs parties.

Il a *fortement agité les idées* par l'histoire : en remettant notre esprit moderne en relation avec celui de plusieurs antiquités que le XVIIe et le XVIIIe siècles avaient trop posées en objets de haine ou de mépris : en mettant notre esprit français en relation avec celui des autres peuples que notre vanité nationale ou nos rancunes nous faisaient considérer comme trop peu dignes de notre attention : en établissant un vaste système de commerce d'idées, non moins propre à augmenter les richesses intellectuelles que l'autre commerce les matérielles. On lui doit de la reconnaissance pour tout le bien qui peut en résulter.

Il a *ouvert de vastes horizons* : en signalant ceux que d'autres avaient ouverts et qui n'existaient pas pour nous : en portant les idées dans une foule de directions : en présentant certaines ressemblances ou analogies du développement humain dans les individus, dans les peuples et dans la collection des peuples qui est l'humanité : en montrant dans le lointain, au delà des lois psychologiques, les autres lois plus vastes de la métaphysique ou de la philosophie de l'histoire. Que sais-je encore? Même quand ces horizons, en s'en approchant, n'ont paru que des pays d'illusions fantastiques, on a reconnu qu'il était bon qu'on les eût ouverts. C'est en cherchant un monde qui n'existait pas que Christophe Colomb a trouvé celui qui existait. On ne lui en doit pas moins de la reconnaissance.

Enfin M. Cousin a été *un grand instituteur*, surtout en apprenant à mieux employer l'instrument de l'analyse psychologique et à la faire servir à plus d'usages ; en apprenant à mieux parler la langue de la science et à la faire plus claire, plus souple et plus élégante ; en apprenant aussi à bien classer les questions, à les bien poser, à les

bien disposer et enchaîner systématiquement les unes aux autres. Il a été un écrivain de premier ordre, dans tous les genres où il lui a plu de s'exercer. Il a été un orateur éloquent à tous les titres que demandent les maîtres de l'art oratoire. Aussi tant qu'on lira ses leçons, — je parle de celles qu'il a réellement faites, — on les admirera : et au milieu de son admiration la plus vive, le lecteur entendra toujours le mot fameux qui ne cesse pas d'être répété : « Que serait-ce donc si vous l'aviez entendu lui-même ? » (1)

C'est le souvenir de toutes ces choses qui ne périra jamais : c'est là ce qui assure l'immortalité à M. Cousin, et ce qui formera son véritable *monument*, autour duquel se grouperont, comme des épisodes, tous ses ouvrages, dont aucun n'est sans mérite et dont quelques-uns peuvent, à certains égards, être considérés comme des chefs-d'œuvre. Son ambition relativement à l'avenir aura de cette manière la satisfaction complète qu'il demandait en sa formule, et notre adieu suprême doit lui donner l'assurance qu'il peut reposer en paix.

VI.

Je n'ai pourtant pas fini. Car il ne serait pas bon que ce discours eût pour unique fin la satisfaction d'une curiosité historique : il doit avoir sa moralité. Sur la tombe de tout homme qui a joué dans la vie un rôle assez important pour fournir la matière d'une oraison funèbre ou de quelque chose qui en approche, il y a lieu de prononcer le célèbre texte : *Et nunc intelligite, erudimini....* Nous sommes en imagination sur la tombe d'un homme dont le rôle fut grand en philosophie ;

(1) « Le talent de M. Cousin est oratoire. Il a le don et le goût de l'éloquence : » vous trouverez en lui toutes les qualités qui peuvent la nourrir et l'orner. Il » dispose parfaitement les diverses parties d'un sujet. En cela ses leçons de 1828 » sont des modèles. Aucun professeur ne savait mieux classer les questions, les » annoncer, faire compter aux auditeurs tous les pas de sa méthode, les mener par » la main, les soutenir aux passages difficiles, marquer les étapes de voyage, les » arrêter au bout de chaque question pour leur faire embrasser d'un coup d'œil » l'espace parcouru. On sent qu'il est toujours maître de son sujet, qu'il se meut » dans le champ des idées comme dans son domaine, qu'il en sait tous les chemins, » qu'il est prêt, si l'un d'eux se trouve fermé, à en ouvrir d'autres, qu'il a le droit » de prendre charge d'âmes et de s'offrir pour guide aux ignorants et aux étrangers » qui voudront visiter la contrée solitaire et périlleuse où il s'est établi. En effet » l'orateur est un guide..... » (H. Taine, *ouv. cit.*, p. 76-7.)

c'est une leçon de philosophie qui doit en sortir, une instruction à ceux qui s'occupent de philosophie sur la direction de leur esprit ; c'est à eux qu'il faut s'adresser et dire : Comprenez donc, instruisez-vous : *Intelligite, erudimini.*

Voilà un homme de puissantes facultés naturelles, d'une riche culture par l'éducation , d'une incessante activité pendant toute sa vie, longue par les années, plus longue par le travail, d'un dévoûment incontestable et longtemps exclusif à la philosophie, — qui pourtant a été reconnu impuissant à l'œuvre : grande force improductive, grands efforts stériles.

Voilà autour de lui une foule d'autres hommes, tous bien doués de la nature, bien cultivés par l'art, et laborieux, et dévoués ; disciples d'élite autour d'un maître d'élite. Le maître a voulu fonder une école de philosophie ; les disciples ont voulu la constituer : autres efforts stériles, autres forces improductives, autres impuissances reconnues à l'œuvre.

Maître et disciples brûlaient du désir et se flattaient de l'espérance « d'édifier une tour s'élevant jusqu'à l'infini, » comme aurait dit Pascal : ils y ont travaillé pendant un demi-siècle, mais tout leur « édifice craque, comme aurait encore dit Pascal, et la terre s'ouvre » jusqu'aux abîmes. » Quelle peut en être la cause ? quelle leçon en sort, quelle instruction peut en être tirée ?

Avant de faire la réponse et pour la préparer, je me tourne d'un autre côté.

Nous sommes accoutumés à passer alternativement de la philosophie à la politique et de la politique à la philosophie. Portez donc vos yeux vers le spectacle de notre vie politique depuis la grande année 1789. C'est la date de la Révolution. C'est aussi le commencement d'une longue série de révolutions successives, dans lesquelles notre France n'a pas cessé de se précipiter de l'une à l'autre, pendant les trois quarts de siècle écoulés depuis cette époque. Si nous en faisons l'énumération, nous trouvons que le chiffre ne s'en élève pas à moins de onze, jusqu'à la dernière d'où est sorti le gouvernement actuel, et qui est la douzième. J'omets les détails : je considère l'ensemble : considérez-le avec moi.

Toutes les fois qu'un gouvernement a voulu ou paru vouloir faire

un retour à l'ancien régime par quelque résistance non dissimulée et forte au nouveau régime qui est la conséquence des Principes de 1789, il a été violemment brisé. Tels Louis XVI, au 10 août 1792 ; Louis XVIII, au 20 mars 1814 ; Charles X, aux trois journées de juillet 1830 ; Louis-Philippe, au 24 février 1848. La cause de la grande impuissance bourbonienne est là.

Toutes les fois qu'un gouvernement naissant a voulu assurer sa vie et se donner des chances d'avenir, il a fait acte d'adhésion plus ou moins explicite aux Principes de 1789, et il a promis plus ou moins solennellement de les prendre comme règle de conduite. Louis XVI, pour continuer son règne et perpétuer sa dynastie, jura fidélité à la Constitution, le 14 septembre 1791. Louis XVIII, pour se faire pardonner son retour avec les armées étrangères, donna la déclaration de Saint-Ouen, le 2 mai 1814. Louis-Philippe inaugura son règne en acceptant les amendements que l'esprit libéral voulut introduire dans la Charte constitutionnelle antérieure, et en les publiant le 14 août 1830. Louis-Napoléon, après le coup d'Etat du 2 décembre 1851, dans le premier article de la Constitution qui continue d'être la nôtre, déclara « reconnaître, confirmer et garantir les grands Principes » proclamés en 1789. » Leur principe vital a été là.

Enfin, toutes les fois qu'un gouvernement établi a senti sa puissance vitale diminuer et qu'il a reconnu le besoin de lui donner plus de force, il est revenu à ces mêmes Principes et a témoigné vouloir les développer plus largement et les appliquer plus franchement qu'il ne l'avait fait jusqu'alors. Ainsi firent Napoléon Ier, par l'acte additionnel aux Constitutions de l'Empire, au mois d'avril 1815 ; Louis XVIII, par la dissolution de la Chambre introuvable, le 5 septembre 1817 ; Charles X, par la formation du ministère Martignac, en 1828. Dans le même ordre d'idées, l'Empereur régnant a promis à diverses reprises d'aller plus avant dans la voie des libertés publiques et d'élever progressivement les étages de notre édifice constitutionnel jusqu'à ce qu'il arrive au couronnement.

Ces faits, auxquels je pourrais en joindre beaucoup d'autres, contiennent évidemment une grande leçon, la même dont je vous parlais au commencement de cette année (1) ; savoir qu'en dehors

(1) Voir la Leçon d'ouverture, *La Moralité et la Science morale en la France d'aujourd'hui*, p. 32 et 35.

des Principes de 1789, il n'y a point de vie politique possible en France, j'ajoute et chez tous les peuples qui sont entrés dans le grand courant de la civilisation moderne. En dehors de ces Principes et de leur application large et franche, on ne vivra pas ; on végétera, ou dépérira, on agonisera, on mourra.

Vous savez que ces Principes ont été résumés en la formule, *Liberté, Égalité, Fraternité*. Je ne discute point cette formule ; je la pose ou je la suppose vraie. Un jour, en un des terribles jours de la tourmente révolutionnaire, je ne sais lequel, on entendit une voix, partie je ne sais d'où, ajouter aux trois mots consacrés, ceux-ci, *ou la mort* : et bientôt on vit la formule ainsi rédigée s'écrire de tous les côtés, spécialement sur le papier-monnaie de cette époque. Assurément c'était là une déclaration sauvage, dans le sens que lui donnaient les Jacobins terroristes du club et de la rue ; car c'était en leur bouche une horrible menace de guillotine ou de lanterne adressée à tous leurs adversaires politiques. Mais cette formule a un autre sens bien plus élevé pour ceux qu'on peut nommer les philosophes de la révolution, les vrais initiés aux mystères de la religion sociale. Pour eux cette formule, en un sens profond, est du genre de celle-ci : « Hors de » l'Eglise point de salut, » c'est-à-dire Catholicisme ou la mort éternelle ; ou comme cette autre : « Hors de la vérité point de bien ; » ou encore comme la formule-maxime de Platon : « Les » peuples ne seront heureux que quand ils seront gouvernés par les » philosophes ; » ce qui revient à dire qu'il n'y a point de bonheur social possible sans une Constitution qui soit suivant la Sagesse ou la Vérité. De même la formule *Liberté, Égalité, Fraternité, ou la mort*, cette formule que la vile et sotte multitude, — cette multitude qui n'est vile que parce qu'elle est sotte et qui n'est sotte que parce qu'elle est vile, — prenait grossièrement à la lettre pour s'en faire une loi de sang, comprise en son esprit par les Sages, signifie qu'il n'y a point et qu'il ne peut point y avoir de véritable vie sociale en dehors de la doctrine suivant laquelle les hommes, *égaux* par leur nature, doivent être *libres* pour l'exercice de leurs droits, et se reconnaître *frères* pour leurs devoirs réciproques. Ce sont des Principes de 1789. Elle équivaut donc à cette proposition : *Que le peuple de France soit une société d'hommes libres, égaux et frères, suivant les Principes de 1789, sinon il mourra.* Et c'est la vérité.

Ceux qui la nient en théorie sont des aveugles ou des trompeurs.

Ceux qui la combattent en pratique sont des maladroits ou des méchants. Ni l'école de ces théoriciens, ni la famille de ces praticiens ne sont faites pour posséder l'avenir et le gouverner. Sinon, je plains l'avenir.

Sans en dire davantage, quelqu'envie que j'en éprouve, je me tourne vers la philosophie.

Portez-y vos regards avec les miens.

Vous voyez qu'en notre France du dix-huitième siècle, le rôle de la philosophie a été grand ; il a été si grand que le siècle en a pris son nom le plus vulgaire ; c'est le Siècle de la philosophie. A son tour, la philosophie de cette époque n'a pas de nom plus vulgaire que celui du siècle même ; c'est la Philosophie du XVIIIe siècle.

Je n'ai pas l'intention de rappeler ce qu'elle fut. Souvenez-vous seulement que tous la reconnaissent et la proclament Mère de la Révolution de 1789. Amis et ennemis sont unanimes pour lui décerner ce titre ; les uns, pour lui en faire gloire ; les autres, honte : ils ont tous raison. Quand la Révolution plaça Voltaire et Jean-Jacques au Panthéon, elle agit logiquement : ce sont bien ses Dieux à elle. Quand la Contre-révolution les en arracha, elle n'agit pas moins logiquement : car ce sont ses démons.

Au commencement de notre siècle XIXe, cette philosophie continuait d'être en honneur ; mais ce n'était plus l'honneur des anciens jours. Le pouvoir qui s'élevait la repoussait même sous le nom d'idéologie, et certaine littérature, expression d'une partie de la société, l'attaquait avec l'ardeur qui promet le succès. M. Cousin, dans ce qu'on peut nommer son berceau philosophique, apprit pourtant à l'honorer et il bégaya le nom de Condillac, comme celui d'un père à qui l'on doit respect et reconnaissance. Mais il fut bien vite enlevé à ces premières amours : et il n'y est jamais revenu.

Ce trait est caractéristique en lui. La philosophie du dix-huitième siècle, philosophie de Condillac, sous le nom grossier de sensualisme, inventé et propagé à dessein, n'a jamais été pour lui qu'une pauvre, une triste philosophie, une philosophie fausse, dangereuse, détestable comme portant nécessairement en ses flancs les monstres du matérialisme et de l'athéisme. Même aux jours où il voulait se montrer indulgent à son égard et disposé à la juger avec une grande impar-

tialité éclectique, il ne lui épargnait pas ces épithètes sévères et dures. Même encore aux jours où il était amené à dire le plus de bien du XVIIIe siècle, il conseillait et commandait de se tenir en garde contre sa philosophie et de ne pas la continuer : il lui était moins difficile de se contredire que de déposer son antipathie.

Cette aversion philosophique avait commencé chez lui sous l'influence de Royer-Collard, à l'époque où se manifestait, chez plusieurs puissances du jour, l'aversion politique de la Révolution et le désir contre-révolutionnaire de restaurer l'ancien régime : elle ne fit qu'augmenter, malgré quelques apparences d'intermittence : à la fin, elle était comme une fièvre en son paroxysme ; et si c'était une faute, M. Cousin est mort dans l'impénitence finale.

Cette aversion de la philosophie du XVIIIe siècle s'est communiquée du maître aux disciples : elle s'est trouvée en son école dès le commencement, elle y a grandi, elle y est devenue de plus en plus vive et profonde; on pourrait dire que le mot d'ordre y est le cri retourné de *Guerre à l'infâme.*

La Philosophie a ainsi le sort de la Révolution.

La Révolution veut la liberté sous la loi, l'égalité de la démocratie, la fraternité par l'accord des sentiments et la coopération : on l'a dénoncée comme voulant la licence dans l'anarchie, le niveau de la démagogie, la communauté du socialisme. On l'a chargée, comme un bouc émissaire, de toutes les iniquités d'Israël, on l'a maudite, à cause d'elles, puis on a essayé de la jeter au désert pour y mourir. — De même la Philosophie du XVIIIe siècle a été accusée d'enseigner, en science de l'Homme, le matérialisme; en science de Dieu, l'athéisme; en science du Devoir, l'égoïsme (1). On l'a montrée inspirant les saturnales de ces monstruosités (2) ; on l'a faite responsable de leurs

(1) Le matérialisme qui assimile et confond le corps et l'âme, la chose étendue et la chose pensante, équivaut à la démagogie niveleuse. L'égoïsme, qui autorise chacun à faire pour soi tout ce qui lui plaît, *quidquid licet*, sans autre loi, équivaut à la licence anarchique. L'athéisme, qui exclut du monde toute personnalité divine, équivaut au communisme qui exclut de la société les conséquences nécessaires de la personnalité humaine. Les accusations contre la Révolution et la Philosophie ne sont pas seulement semblables; au fond, elles sont les mêmes.

(2) « Sans grands frais de sagacité et de dialectique, il suffit d'un peu de lecture » pour voir à découvert derrière l'attrayant principe ses terribles conséquences...,

fautes et de leurs crimes, de leurs folies et de leurs fureurs ; puis on a essayé aussi de l'envoyer, autre bouc émissaire, mourir en exil, loin de la société des hommes.

Par haine et par peur de la Révolution ainsi représentée, les contemporains ont été détournés du nouveau régime qu'elle annonçait et retournés vers l'ancien : on leur a fait regretter que celui-ci eût été si violemment et si complètement détruit : on l'a montré par ses côtés les plus beaux, on l'a justifié, on l'a glorifié : le soleil de Louis XIV a reparu en imagination inondant la France de ses lumières, principe de gloire et de prospérité : on en a recueilli les restes, on en a réveillé les étincelles assoupies sous la cendre, on en a rallumé les gerbes éteintes ; et de tout cela on s'est efforcé de former comme une nouvelle étoile monarchique, annonçant la résurrection des puissances défuntes et montrant au peuple la route vers l'heureux avenir. — De même par haine et par peur de la Philosophie du XVIIIe siècle représentée d'une manière semblable, on s'est détourné d'elle et retourné vers la philosophie antérieure : on a déploré que celle-ci eût été si violemment critiquée et si entièrement abandonnée ; on l'a commentée, défendue, remise en honneur ; et le cartésianisme a reparu comme la vraie, solide et généreuse doctrine du spiritualisme religieux et moral, qui a été au XVIIe siècle une des gloires et des forces de la patrie et qui a péri avec la grandeur nationale au XVIIIe, a-t-on dit (1).

Vraiment, il faudrait être bien aveugle pour ne pas voir ou bien menteur pour ne pas convenir qu'au milieu du mouvement révolutionnaire ont apparu des démagogues, des anarchistes, des communistes. Mais la Révolution ne les reconnaît pas pour ses enfants. Ils naissent bien plutôt de la Contre-révolution, suivant la loi des con-

» à côté de Condilhac, d'Holbach et Lamétrie et toutes les saturnales du maté-
» rialisme et de l'athéisme. » (V. Cousin, Préface du *Manuel de l'histoire de la philosophie*, p. x.) — « Loin de vous cette triste philosophie qui vous prêche le
» matérialisme et l'athéisme... » Avant-propos du livre *du Vrai*, p. IX.

(1) Ce sont les propres expressions de M. Cousin, dans l'Avant-propos cité p. VII : « Notre vraie doctrine, notre vrai drapeau est le spiritualisme, cette philosophie
» aussi solide que généreuse, qui.... que..., qui a été au XVIIe siècle une des
» gloires et des forces de la patrie, qui a péri avec la grandeur nationale au
» XVIIIe. » Le spiritualisme religieux et moral est l'antithèse du matérialisme irreligieux et immoral.

traires et par le jeu fatal des réactions. La démagogie vient moins de la démocratie que de l'oppression aristocratique : le niveau est la réaction contre le privilége. La licence vient moins de la liberté que de l'arbitraire despotique : l'anarchie est la réaction contre la tyrannie. Le socialisme vient moins de la fraternité que de l'exploitation fratricide : le communisme est une réaction contre le monopole de quelques-uns au détriment de tous. Qu'on examine les faits et les idées, on s'en convaincra. — De même il est incontestable qu'au milieu du mouvement philosophique du XVIIIe siècle, on a vu surgir des matérialistes, des athées, des égoïstes à système immoral. Mais la Philosophie les désavoue aussi pour ses enfants. Ils ont une autre origine suivant la même loi des contraires. Le matérialisme vient de la réaction contre le spiritualisme exagéré, qui tient en trop grand mépris le corps et les sens : l'athéisme vient de la réaction contre le théisme imprudent, qui discourt sur Dieu comme s'il n'était pas incompréhensible : l'égoïsme vient de la réaction contre la morale peu humaine, qui n'est pas fondée sur la nature et qui fait un devoir de la combattre non de la suivre. Qu'on examine encore les faits et les idées : on s'en convaincra aussi.

Je continue et je termine le parallèle. Comme en la sphère des faits constitutionnels, malgré les monstres que certaines imaginations groupent autour de la Révolution de 1789, il faut en embrasser fermement les principes et les appliquer franchement, parce que hors d'eux il n'y a point de large vie politique à espérer dans l'avenir ; ainsi dans la sphère des idées, malgré les autres monstres que l'on groupe autour de la Philosophie du XVIIIe siècle, il faut en accepter les vrais principes et l'esprit profond et les suivre, parce que hors d'eux il n'y a point de large développement à espérer pour la science de l'homme, qui comprend tant de choses et qui s'étend si loin.

Or, ni M. Cousin ni son école n'ont agi ainsi : ils ont fait le contraire ; perpétuels réactionnaires contre la Philosophie du XVIIIe siècle. C'est pourquoi — je signale consciencieusement les choses telles qu'elles m'apparaissent — c'est pourquoi les contemporains leur ont échappé et leur échappent : et je vois de nombreux signes au ciel qui annoncent que la postérité leur échappera encore davantage.

La cause fondamentale de l'impuissance éclectique est là. Que ce soit la première leçon qui sorte de cette étude.

L'autre en découle nécessairement : elle est toute pratique et se formule en un précepte : Ne faisons pas ou ne faisons plus comme les éclectiques. Arrêtons-nous enfin dans la voie de réaction où ils n'ont pas cessé de marcher depuis un demi-siècle et où ils ne sont arrivés à rien. Que ce soit la moralité de cette étude.

Dans une de ses grandes leçons où il avait dit beaucoup de bien du XVIIIe siècle, M. Cousin s'écriait en terminant : « Honorons-le. » Disons-le comme lui et avec lui. Le XVIIIe siècle est notre père à nous, hommes du siècle XIXe, comme la Révolution est notre mère. La voix qui retentit des hauteurs du Sinaï par la bouche de Moïse a une application ici : « Tes père et mère honoreras afin de vivre longue-» ment. »

M. Cousin, après avoir dit, Honorons-le, ajoutait : « Ne le continuons pas. » C'est là son erreur et le point sur lequel nous nous séparons de lui. Nous disons au contraire : Honorons le XVIIIe siècle et continuons-le.

Mais qu'on ne s'y méprenne pas. L'honneur que nous demandons qu'on rende au XVIIIe siècle n'est pas celui d'un culte idolâtrique, émanant d'un sentiment de respect irréfléchi ou d'une admiration servile. Nous ne sommes pas et nous demandons qu'aucun de vous ne soit du nombre de ces hommes — si toutefois il y en a — qui s'imaginent que, dans l'œuvre de ce siècle XVIIIe, il n'y a rien à corriger, ni rien à retrancher, ni rien à ajouter ; comme si la sagesse ou la science était sortie parfaite de leur cerveau, telle que la déesse Minerve s'élança, tout armée de pied en cap, du front de Jupiter.

Je me rappelle une anecdote. Un philosophe de ce temps-là disait un jour dans un salon : « Il faut reconnaître que nous avons abattu » beaucoup de bois dans la forêt des préjugés. » Une dame reprit : « C'est donc pour cela que vous avez débité tant de fagots. » Ces fagots sont les imperfections de l'œuvre du XVIIIe siècle, en philosophie comme en tout le reste : inexactitudes qu'il faut corriger ou rectifier ; erreurs qu'il faut retrancher ou détruire ; lacunes et vides qu'il faut combler par des additions ; commencements qu'il faut achever et continuer,

La continuation du XVIIIe siècle, que nous demandons, n'est pas une continuation servile, mais une continuation libre, qui soit un développement large de l'esprit de ce siècle et un exhaussement au-dessus de lui de toute la hauteur qu'il nous est possible d'atteindre par l'application de sa méthode, suivant la loi du progrès successif.

Je le répète, qu'on ne s'y méprenne pas : et j'insiste. *Continuer librement* un siècle n'est pas continuer de penser absolument comme lui : ce n'est là qu'une continuation servile : c'est moins une continuation qu'une répétition. L'écho ne continue pas la voix; ni l'ombre le corps : l'un et l'autre ne font que répéter. — Penser comme les autres, c'est ne pas penser. Un siècle qui pense comme son prédécesseur est un siècle qui ne pense pas. La pensée n'est continuée que par la pensée. — La continuation libre d'un siècle est l'addition réfléchie de ses propres efforts aux siens, pour atteindre le but voulu par tous deux. C'est ainsi que nous l'entendons du XVIIIe siècle par le XIXe, au point où il est arrivé.

Cette continuation doit être un développement large. *Développer largement* un siècle n'est pas simplement ajouter son étendue à la sienne ; comme un minéral, en s'ajoutant à un autre minéral, en augmente l'étendue : ce n'est là que le développement de l'agrégat ou de l'être non doué de vie. Un siècle est un être vivant qu'un autre siècle développe en élaborant sa substance, en la transformant et en l'assimilant à la sienne propre. Plus le travail d'élaboration, de transformation et d'assimilation est complet, plus le développement est large. A parler avec exactitude, ce n'est pas le siècle passé qui est développé par le siècle présent ; mais c'est le siècle présent qui se développe au moyen du passé. La vie se développe en puisant dans la mort. — Un siècle en développe largement un autre, lorsqu'il le fait revivre en lui-même, sous une forme meilleure, dépouillé de ses parties impures ou de ce qu'il avait de mal, n'ayant gardé que ses parties pures ou ce qu'il avait de bien, et qu'il y ajoute un autre bien, tiré du fond de sa propre nature ; les deux étant en harmonie. C'est toujours ainsi que nous l'entendons du XIXe siècle développant le XVIIIe.

Ce développement doit être un exhaussement d'un siècle sur l'autre. Cela n'a pas besoin d'explication. *Dépasser* un siècle *en hauteur*, c'est aller plus loin que lui dans la voie qui mène au but où

tendent tous les efforts de l'humanité. Nous entendons que le XIXe s'élève au-dessus du XVIIIe dans l'ordre philosophique, en s'avançant plus loin que lui dans la grande et difficile science de l'homme qui comprend toute la philosophie. Et nous voulons espérer qu'il en sera ainsi dans ce dernier tiers de sa vie qui lui reste à remplir, pourvu qu'il sache briser la fatalité de certains obstacles. *Si qua fata aspera rumpas.*

Encore un mot qui m'est suggéré par un rapprochement de dates et je finis.

Il y a trente-neuf ans, le roi Charles X résolut de faire son gouvernement plus libéral et nomma le célèbre ministère qui prit le nom de son président, M. Martignac, le 4 janvier 1828. Un des premiers actes de M. de Vatimesnil, ministre de l'instruction publique, fut de permettre à M. Cousin de reprendre le cours de ses leçons de philosophie, et les premières paroles du professeur en se retrouvant en sa chaire fut de se déclarer « heureux et fier d'y reparaître, » au retour des espérances constitutionnelles de la France. »

Aujourd'hui, l'Empereur régnant, dans une lettre déjà célèbre, vient de déclarer qu'il veut faire un pas dans la voie du gouvernement libéral, et la France en salue les espérances. Il ne s'agit point de professeur écarté de sa chaire à y faire remonter : mais je voudrais que le professorat lui-même rappelât de l'exil la Philosophie du XVIIIe siècle et lui rendît quelques-uns des honneurs auxquels elle a droit. Ce serait une autre association de deux événements heureux du même genre.

Pour moi qui peux, sans prétention d'un rapprochement qui serait ridicule, parler de ma voix qui tombe et d'une ardeur qui s'éteint, je n'en veux pas moins poursuivre ce but aussi longtemps et autant que je le pourrai, dans les limites de ma sphère et de mes facultés. Employant les propres expressions de M. Cousin, dans le jour que je rappelle, je veux consacrer à cette œuvre ce qui me reste de force et de vie. Puissé-je y avoir pour coopérateurs des collègues, je ne dis pas plus convaincus que moi ni plus dévoués, mais plus capables et plus heureux !

NOTES ET APPENDICE.

Note A. Cousin, Guizot, Villemain.

Je demande la permission de rapporter ici un fragment de la leçon par laquelle j'ouvris mon cours de l'année scolaire 1852-53, le 26 novembre. La suite des idées que je développais m'amenant à parler de ces grands jours universitaires de l'année 1828 et des suivantes, je disais : (je ne change rien à mes paroles, telles que je les trouve écrites de ce temps-là.)

« Nous qui, jeunes alors, en avons été les heureux témoins, nous nous en souvenons toujours avec une vivacité d'impression, que rien ne peut affaiblir et qui semble même augmenter sous les coups du temps.

» Alors, au cours de littérature française, on allait entendre M. *Villemain*. Tout le monde savait que, par ses écrits, il avait agrandi et élevé la sphère de la critique littéraire, rattachée par lui d'une manière aussi solide que brillante à l'histoire et à la philosophie. En l'entendant, tout le monde croyait qu'il la portait encore plus haut et plus loin. Sa parole grandissait ses écrits, peut-être en les faisant comprendre mieux : et chacun se sentait lui-même grandir par le commerce devenu plus intime avec un si bel esprit.

» Au cours d'histoire moderne, c'était M. *Guizot;* à la voix grave, au geste imposant, au regard plein du feu d'une vie cachée, à la bouche mobile, non moins prompte à se serrer par le froid du dédain qu'à se dilater par la chaleur du contentement de soi-même. On ne l'écoutait pas simplement, droit et attentif sur le banc, mais incliné comme, pour mieux l'entendre, sans distraction profane. Car ce n'étaient pas des paroles qui semblaient tomber de ses lèvres, mais des dogmes et des oracles. On aurait dit un prêtre de l'histoire entouré de fidèles, plutôt qu'un professeur au milieu de ses disciples. Combien de fois il nous apparut, hiérophante du passé, déroulant comme par l'inspiration du génie et une sorte de divination les mystères des temps qui ne sont plus, non moins insondables souvent que les mystè-

res des temps qui ne sont pas encore ! Le mot des pythagoriciens était revenu en vogue : et cette jeunesse des écoles de Paris, qu'on accusait d'être incrédule et sceptique, déposait l'hommage de sa foi la plus vive aux pieds de ce maître, qui lui prêchait pourtant le droit du libre examen, mais qui paralysait en elle la faculté d'en user. Tant il écrasait tout l'auditoire sous le poids de son imposante autorité !

» En la chaire de philosophie, M. *Cousin* étalait toute la pompe de ces talents divers que nul peut-être n'eut jamais le privilége de cumuler comme lui : — orateur éloquent, doué d'une rare puissance pour exciter de vives et profondes sympathies : — écrivain supérieur, admirable par la splendeur de son style et par la magnificence de ses formes ; splendide sans faux éclat, magnifique sans luxe, comme élégant sans recherche, simple avec noblesse et versant d'une main toujours libérale, jamais prodigue, les plus riches trésors : — brillante imagination de poète ; — mémoire étendue d'historien : — rare sagacité d'érudit suppléant à ce qui pouvait lui manquer en longue patience : — goût exquis de critique : — tantôt analyste délicat, pénétrant à d'assez grandes profondeurs dans la conscience humaine, sans se perdre dans la poussière atomistique du divers, multiple en ses détails ; tantôt synthétiste large , s'élevant à d'assez grandes hauteurs, sans se perdre trop ni trop longtemps dans le vague de l'universel : — intelligence merveilleuse de souplesse, imitant successivement tout ce qu'elle rencontrait, mais en conservant toujours son originalité ; suivant les époques et les circonstances, représentant en lui Condillac ou Reid avec Dugald-Stewart, Platon et Proclus, Aristote et Descartes, Kant avec Schelling et Hegel, mais se représentant toujours lui-même en chacun d'eux : — exerçant avec force son droit dictatorial de commander à la foule, quelque personnage qu'il lui plût de jouer ; et, d'autres fois, papillon brillant d'un éclectisme de fantaisie, inspirant à ceux-là même qui refusaient le plus de marcher sur ses traces le désir de le suivre, au moins des yeux, en son vol léger, plein de mouvements gracieux. C'était là une ombre au tableau, sans doute : et il y en avait encore d'autres plus sombres. Quand M. Cousin était tout-puissant, arbitre en quelque sorte des destinées scolaires, j'en ai signalé quelques-unes : il y avait peut-être un peu de courage à le faire ; d'autres pourront dire de la témérité et de l'audace. Quoi qu'il en soit, aujourd'hui, ici, je ne vois que les belles qualités, je crois même que je les exagère quelque peu ; mais par là je n'en rappelle que mieux l'époque dont je parle, alors que ce maître nous tenait tous sous l'influence magique de sa parole et de son regard et qu'il nous fascinait par les prestiges variés de son incomparable talent.

» Quels jours que ceux où ces trois grandes voix se faisaient entendre à la Faculté des lettres de Paris, dans les vieux murs de la Sorbonne ! — Je

me trompe, la Sorbonne n'avait point de murs alors : ils tombaient pour laisser passer à grand courant ces paroles éloquentes, qui se répandaient aussitôt dans tout Paris, dans toute la France, et qu'au-delà de toutes nos frontières, l'Europe lettrée accueillait avec la même avidité. »

—

Note B. **Laromiguière, Royer-Collard.**

Voici un autre fragment de la leçon que je viens de citer.

« Ces deux professeurs différaient à presque tous les points de vue.

» *Laromiguière*, enfant du Midi ; prêtre chez les Doctrinaires de Toulouse ; maître de philosophie à leur collége de l'Esquile et à l'Université ; emporté à Paris par le tourbillon révolutionnaire ; s'y mêlant ; quittant l'habit ecclésiastique, pour ne plus le reprendre ; ami de l'abbé Siéyès et de son monde ; professeur aux écoles normales du Directoire ; membre de l'Institut dès sa fondation, en la classe des sciences morales et politiques, section de l'analyse de l'entendement ; tribun, sous le Consulat ; n'ayant pas grand goût pour la politique de l'Empire ; redevenant professeur de philosophie à l'Ecole normale et à la Faculté de Paris, et y continuant la tradition du dix-huitième siècle, dont il gardait le culte pieux, sans toutefois permettre que ce culte dégénérât en idolâtrie, ni que la fidélité au passé devînt un esclavage de routine. Car, s'il n'était point tourmenté du besoin d'innover, il était doucement sollicité par le besoin d'améliorer, et il avait la sagesse d'un esprit modérément progressif, sans éprouver la fiévreuse ardeur des turbulents révolutionnaires.

» *Royer-Collard*, enfant du Nord ; religieusement et rudement élevé par une mère janséniste ; avocat au Parlement de Paris ; ne se mêlant que de loin au mouvement de la Révolution, en l'approuvant d'abord, mais bientôt la blâmant ; passant pour en être un ennemi ; proscrit à la suite des journées des 31 mai et 2 juin 1793 ; repoussé au 18 fructidor de l'an V (10 septembre 1796) ; désirant la restauration de la monarchie ; correspondant avec les princes exilés, par l'intermédiaire de l'abbé de Montesquiou ; ami de Pastoret, de Fontanes, et de leur société ; devenant philosophe par hasard, en trouvant un livre de Reid sur les quais ; se fortifiant, par cette lecture, dans le peu de sympathie qu'il avait pour Condillac et ceux qu'on nommait les idéologues ; se rencontrant, en cette antipathie, avec l'empereur Napoléon Ier ; à ce titre, qui absolvait, aux yeux du maître, son passé bourbonien, obtenant d'être nommé professeur d'histoire de la philosophie moderne, à la Faculté des lettres de Paris, où il ne cessa pas, en effet, sous la bannière de

Reid, le chef de l'école écossaise, d'attaquer et d'essayer de renverser la philosophie de Condillac, le chef de l'école dite sensualiste française.

» *Laromiguière*, de tournure simple, de manières aisées et pour ainsi dire de bonhomme, qui vous mettaient tout de suite à l'aise, aimable et fin dans son enveloppe un peu commune et lourde. — *Royer-Collard*, grave en son maintien, tant soit peu roide et toujours digne, même quand il s'abandonnait le plus.

» *Laromiguière*, sans cesse en quête des qualités caractéristiques du vrai style philosophique, et les atteignant habituellement; clarté, simplicité, naturel; y joignant même une élégance, une distinction et une noblesse que Condillac ne connaissait pas; écrivain de la bonne école de Voltaire. (En montrant les œuvres de Voltaire, rangées en sa bibliothèque, il s'écriait, un jour : « Et dire qu'en tout cela, il n'y a pas une seule phrase qui ne » soit claire! ») — *Royer-Collard*, ne répugnant pas à faire la phrase enveloppée de quelques nuages, ni à se montrer difficilement accessible à plusieurs dans sa dignité; se plaisant, au contraire, à cacher sa majesté derrière les voiles qui font le lointain qu'on révère, *major e longinquo reverentia;* paraissant croire que toute profondeur a son obscurité, et n'étant peut-être pas insensible au plaisir de faire croire que, chez lui, toute obscurité des mots tenait à la profondeur de la pensée.

» *Laromiguière*, disant ses leçons avec une facilité qui en rendait l'audition facile, et avec une vivacité que l'accent méridional faisait encore paraître plus grande, si bien qu'il n'y avait point de temps long avec lui. — *Royer-Collard*, lisant ce qu'il avait écrit, le lisant d'un ton quelque peu traînant, et, par la lenteur du débit, rendant l'heure plus lente à couler.

» *Laromiguière*, toujours populaire; dès son début, populaire auprès de ceux qui venaient l'écouter, en grand nombre; plus populaire ensuite auprès de ses lecteurs, dans le monde des écoles et chez les philosophes du monde; mais d'une popularité qui s'oublie de jour en jour et qui ne promet pas de laisser un bien grand nom après elle. — *Royer-Collard*, jamais populaire; n'ayant qu'un petit nombre d'auditeurs autour de sa chaire, qu'un petit nombre de lecteurs pour ses livres, publiés tardivement et par courts fragments; mais n'ayant jamais tant fait parler de lui, en philosophie, qu'après être descendu de sa chaire et entré dans le long silence.

» *Laromiguière*, enfin, n'ayant réellement point eu de rôle en dehors de la philosophie; ayant fait de l'étude et de l'enseignement de cette science, la grande et l'unique affaire de sa vie; ayant reconnu de lui-même un grave défaut de la doctrine régnante, l'ayant signalé et corrigé, et par là ayant été un vrai réformateur; plaçant bien ses disciples dans la voie du progrès, mais ne jouissant pas de l'honneur d'être signalé comme tel. — *Royer-Collard*, ayant eu son grand rôle dans le cercle de la politique, et spéciale-

ment pendant les quinze années de la Restauration; ne s'étant occupé de philosophie qu'incidemment et accessoirement, ne l'ayant enseignée que transitoirement, pendant deux ans et demi, en développant les idées qui lui venaient d'un autre à l'étranger, mais n'en étant pas moins celui pour lequel on a réclamé, et à qui la plupart attribuent « la gloire d'avoir rompu « le charme qui retenait la science captive, dans le cercle que lui avait tracé » Condillac. » Tel Christophe Colomb découvrit le Nouveau-Monde, et Améric Vespuce lui donna son nom.

» N'importe : *Laromiguière*, *Royer-Collard*, deux illustrations du professorat philosophique, dans l'Université, au commencement de ce siècle... »

—

Note C. **Suspension du cours de M. Cousin en 1821.**

Cette suspension fit beaucoup de bruit dans le monde philosophique et politique d'alors. Les journaux, les recueils périodiques, les brochures en parlèrent beaucoup : les libéraux s'en plaignirent amèrement et violemment. Entre ceux-ci, M. Kératry, philosophe et politique, se fit remarquer. Je trouve en mes notes de ce temps-là un fragment de lui qui se rapporte à cet événement. Peut-être offrira-t-il quelque intérêt aux lecteurs. C'est un monument de l'époque.

« Qu'enseignait donc M. Cousin qui pût provoquer ainsi la colère et les coups de l'autorité ?

» Il enseignait qu'il y a dans l'homme un élément dont l'essence et les lois n'ont aucune analogie avec les phénomènes et les lois de la matière, que la sensation et ses métamorphoses ne peuvent expliquer, auquel l'univers extérieur sert de théâtre et non de base, qui se saisit et se proclame lui-même dans le sentiment de tout acte véritable, de tout acte volontaire et libre. Il enseignait que la grandeur et la loi de tout être étant la fidélité à sa nature, la dignité et la sainteté de l'homme résident dans la liberté qui le constitue ; que le devoir, dans son expression la plus simple à la fois et la plus élevée, est le maintien de cette liberté contre tout ce qui lui est étranger et ennemi, contre les passions, filles des sens et de la fatalité extérieure. Il enseignait que c'est là, dans l'empire sur soi-même, le retranchement de tout ce qui est passionné, le développement et la culture assidue de la liberté intérieure, c'est-à-dire de la pureté morale, que sont la vertu et la paix. Ce n'est pas tout : il enseignait encore que la vie et la mort sont des phénomènes indifférents par eux-mêmes ; qu'il n'y a de mortel en nous que les sens et la passion et les éléments subalternes que le rapport inévitable des choses extérieures à l'âme mêle accidentellement à notre des-

tinée ; que ce qui est libre des sens et des passions ne passe point avec eux ; que l'élément de pureté est aussi l'élément de vie ; que, si les conditions actuelles de cette existence phénoménale condamnent l'homme à l'imperfection et rendent impossible sa pureté absolue, cette absolue pureté n'en est pas moins inhérente à l'essence de l'élément sacré qui habite dans l'homme ; et que, le phénomène évanoui, la substance immortelle, délivrée des forces variables et périssables, est rendue à cette pureté, à cette unité, à cette liberté absolue à laquelle la vertu de l'homme aspire sans pouvoir l'atteindre,

» Les idées politiques de M. Cousin étaient tout aussi simples, tout aussi inoffensives que ses idées morales et religieuses.

» Si la liberté est sacrée en soi, disait-il, elle l'est pour chaque homme qui la porte et doit la respecter en lui-même ; elle l'est pour tous les hommes, et leur impose à tous un respect et un culte réciproque. C'est dans ce respect de la liberté de tous par tous qu'est le principe réel de la justice, et par conséquent de l'ordre, et par conséquent de la paix. Ebranlez ce principe, énervez ces conséquences, à la place du respect de la liberté, vous introduisez plus ou moins la violence et l'iniquité, et le genre humain retombe dans l'état de guerre. Le respect de la liberté établi comme principe social unique, tous les devoirs et les droits sociaux s'en déduisent avec rigueur et facilité ; et leur ensemble systématique fonde, avec le code des droits civils, la déclaration des droits et des devoirs qui précède et qui règle toute organisation positive. Cette organisation n'est autre chose que l'ensemble des institutions qui réalisent les droits individuels et universels, les font vivre et se mouvoir en quelque sorte et incorporent la liberté à l'existence.

» Mais quelque chose doit présider à la mise à exécution de ces lois, à l'établissement de cette organisation, à la garde de la liberté, à la répression des délits et des crimes, c'est-à-dire aux infractions plus ou moins graves à la liberté publique. De là l'idée de gouvernement institué pour réprimer et protéger, non pour entraver et pour asservir. Mais ce gouvernement, comment doit-il être composé ? Ces institutions, comment les établir et les conserver ? Toutes questions relatives au temps et aux circonstances, et que la spéculation n'embrasse point. M. Cousin n'est jamais descendu sur ce terrain glissant, réservé aux législateurs et aux publicistes de chaque pays. Il se contentait de poser en principe que la concorde et la fusion des droits, des lois, des institutions, du gouvernement et de toutes ses parties constituent l'unité de la vie sociale, et que le fond de cette unité est le sentiment universel du respect de la liberté, la prédominance des éléments supérieurs de l'humanité sur les passions et les caprices, le règne de la vertu, la réalisation de la sainteté de l'homme, le triomphe de l'esprit sur la matière.

» Ainsi planait sur toutes les leçons de M. Cousin la grande figure de la liberté, présidant à l'ensemble de la philosophie théorique et pratique, assise à la base, dominant le faîte, ordonnant, vivifiant, sanctifiant le système entier. Quoi de plus moral et de plus religieux qu'une philosophie où l'on retrouve à chaque pas les croyances les plus élevées de la nature humaine; l'idée de Dieu, pur et ineffable esprit dont l'homme est la sainte image; l'idée d'un ordre meilleur et plus parfait que celui de la terre, et que l'humanité doit s'efforcer de réaliser de son mieux ici-bas, par la pureté du cœur, le respect et l'amour des autres, le travail, le désintéressement, la justice et la paix ?

» Le cours de M. Cousin était fréquenté par plus de 600 auditeurs de tout âge. L'attention et le recueillement de l'auditoire, l'improvisation simple et abondante du professeur, ses travaux, son caractère, les systèmes les plus obscurs en apparence éclairés par une exposition habile, l'intervention du grand nom de Platon, quelquefois celle d'un nom plus saint, imprimaient à ses leçons un caractère singulier de gravité et de profondeur. Les âmes s'élevaient et s'affermissaient à cet enseignement sévère. Qu'importe ? ils l'ont rejeté comme jacobin et comme athée.

» Nous n'entendrons plus M. Cousin; mais nous nous en souviendrons toujours. On a pu lui enlever sa chaire; on ne l'arrachera pas du cœur de ses élèves. Cultivées fidèlement par ceux-ci, ses leçons et sa doctrine porteront des fruits durables. M. Cousin a pu être frappé dans sa personne, mais son école est à l'abri des coups du pouvoir. (Kératry, *la France telle qu'on l'a faite.* Note 2.)

Note D. **Passages de la Préface des Fragments philosophiques par Victor Cousin, 1826.**

Page xxiii. « Parmi les lois de la pensée données par la psychologie, les deux lois fondamentales qui contiennent toutes les autres, la loi de causalité et la loi de substance, irrésistiblement appliquées à elles-mêmes, nous élèvent directement à leur cause et à leur substance; et comme elles sont absolues, elles nous élèvent à une *cause absolue* et à une *substance absolue*. Mais une cause absolue et une substance absolue sont *identiques* dans l'essence, toute cause absolue devant être substance en tant qu'absolue, et toute substance absolue devant être cause pour pouvoir se manifester. De plus une substance absolue doit être *unique* pour être absolue : deux absolus sont contradictoires, et l'absolue substance est une ou n'est pas. Enfin toute substance est nécessairement absolue en tant que substance et par conséquent une : car des substances relatives détruisent de fond en comble l'idée même de

substance, et *des substances finies*, qui supposent au-delà d'elles une substance encore à laquelle elles se rattachent, *ressemblent fort à des phénomènes*.....

P. XXXIII. « ... le *Moi* est une cause; mais une *cause phénoménale* et non substantielle, relative et non absolue..... Il implique que rien d'absolu et de substantiel se rencontre dans quoi que ce soit de phénoménal. En fait d'activité, la substance ne peut se trouver qu'en-dehors et au-dessus de toute activité phénoménale,..... dans une activité substantielle, antérieure et supérieure à toute activité phénoménale, qui produit tous les phénomènes de l'activité, leur survit à tous et les renouvelle tous, immortelle et inépuisable dans la défaillance de ses modes temporaires.....

P. XXXV. « Le *monde extérieur*..... est de la même étoffe que nous, et la nature est la sœur de l'homme : elle est active, vivante, animée comme lui; et son histoire est un drame, aussi bien que celle de l'humanité.....

P. XXXVIII. « Comme c'est une loi déjà reconnue de la même raison qui gouverne l'humanité et la nature, de rattacher toute cause finie et toute loi multiple, c'est-à-dire toute cause et toute loi phénoménale, à quelque chose d'absolu qui ne laisse plus rien à chercher au-delà, relativement à l'existence, c'est-à-dire à une substance; cette loi rattache le *monde extérieur* composé de forces et de lois à une substance, qui doit être une cause pour être le sujet des causes de ce monde, qui doit être une intelligence pour être le sujet de ces lois; une substance qui doit être, par conséquent, l'identité de l'activité et de l'intelligence..... La conscience, dans sa triplicité, est donc une : le monde physique et moral est un, la science est une, c'est-à-dire, en d'autres termes, Dieu est un.....

P. XXXIX. « Tout fait de conscience est psychologique et ontologique à la fois, et contient déjà les trois grandes idées que la science, plus tard, divise ou résume, mais qu'elle ne peut dépasser, savoir, l'*homme*, la *nature* et *Dieu*. Mais l'homme, la nature et le Dieu de la conscience ne sont pas de vaines formules, mais des faits et des réalités. L'homme n'est pas dans la conscience sans la nature, ni la nature sans l'homme; mais tous deux s'y rencontrent dans leur opposition et leur réciprocité, comme des causes et des causes relatives, dont la nature est de se développer toujours, et toujours l'une par l'autre.

» Le *Dieu* de la conscience n'est pas un Dieu abstrait, un roi solitaire relégué par delà la création sur le trône désert d'une éternité silencieuse et d'une existence absolue, qui ressemble au néant même de l'existence : c'est un Dieu à la fois vrai et réel, à la fois substance et cause, toujours substance et toujours cause, n'étant substance qu'en tant que cause et cause qu'en tant que substance; c'est-à-dire étant une cause absolue, un et plusieurs, éternité et temps, espace et nombre, essence et vie, indivisibilité et totalité, principe, fin et milieu, au sommet de l'être et à son plus humble degré, infini

et fini tout ensemble, triple enfin, c'est-à-dire à la fois *Dieu, nature* et *humanité*. — En effet, *si Dieu n'est pas tout, il n'est rien ;* s'il est absolument indivisible en soi, il est inaccessible et, par conséquent, il est incompréhensible, et son incompréhensibilité est pour nous sa destruction. — Incompréhensible comme formule et dans l'école, Dieu est clair pour le monde qui le manifeste, le possède et le sent. Dans tout et par tout, il revient en quelque sorte à lui-même dans la conscience de l'homme, dont il constitue indirectement le mécanisme et la triplicité phénoménale, par le reflet de son propre mouvement et de la triplicité substantielle dont il est l'identité absolue. »

Ces passages, si germaniques par la forme et l'obscurité de la terminologie, ne le sont pas moins par le fonds des idées, et ils se ressentent si bien du panthéisme de Schelling, que M. Cousin, dans une seconde préface, ajoutée à une autre édition de ces Fragments philosophiques, disait :

« Selon lui (Schelling), la philosophie doit s'élever d'abord jusqu'à l'Etre absolu, substance commune et commun idéal du moi et du non-moi, qui ne se rapporte exclusivement ni à l'un, ni à l'autre, mais qui les comprend tous deux et en est l'identité. Cette *identité* absolue du moi et du non-moi, de l'*homme* et de la *nature*, c'est *Dieu*. Il suit de là que Dieu est dans la nature aussi bien que dans l'homme. » A quoi M. Cousin, ajoutait : « *Ce système est le vrai.* »

—

Note E. **Phrases de la leçon de clôture, 17 juillet 1828, sur l'éclectisme.**

Page 13. « Il n'y a plus d'autre combinaison nouvelle, selon moi, que l'union des systèmes dans le centre d'un vaste et puissant *éclectisme*...

P. 21. « Elle (la *direction éclectique*) est la seule qui me paraisse pouvoir conduire à des résultats nouveaux et satisfaisants dans la philosophie spéculative et dans l'histoire (de la philosophie)...

P. 29. « S'il est vrai que le nouveau mouvement philosophique qui se fait sourdement en Europe soit un mouvement *éclectique*, il suit que l'*éclectisme* sera la base de la nouvelle histoire de la philosophie, puisque c'est une loi nécessaire que toute philosophie qui arrive à son tour à l'empire, après avoir épuisé son développement théorique, porte ses regards vers le passé, l'interroge avec l'esprit qui est en elle, et aboutisse à une histoire de la philosophie qui lui soit conforme...

P. 30. « ... Le caractère que trahit cette philosophie naissante (qui est

appelée à régner tant en France qu'en Allemagne, etc.) est l'*éclectisme*... Cette philosophie nouvelle, qui se manifeste déjà à plus d'un signe non équivoque, a son fondement dans l'état actuel de la société en Europe... S'il n'est pas au pouvoir de la nouvelle philosophie de ne pas engendrer une histoire nouvelle de la philosophie qui lui soit conforme, il n'est pas non plus au pouvoir de la société nouvelle de ne pas engendrer la nouvelle philosophie que je vous ai signalée (la *philosophie éclectique*). .

P. 42. « ... Je demande si, quand tout autour de nous est mixte, complexe, mélangé, quand tous les contraires vivent et vivent très-bien ensemble (1), il est possible à la philosophie d'échapper à l'esprit général : je demande si la philosophie peut n'être pas *éclectique*, quand tout l'est autour d'elle...

P. 43. « L'*éclectisme* n'est si vivement attaqué par le... passé philosophique qui se débat encore au milieu de nous que précisément parce qu'il est un pressentiment et un avant-coureur de l'avenir...

P. *idem*. « L'*éclectisme* est la philosophie nécessaire du siècle, car elle est la seule qui soit conforme à ses besoins et à son esprit, et tout siècle aboutit à une philosophie qui le représente. — C'est là ma plus intime conviction. Elle n'est pas d'hier, Messieurs : mais je sais bien que ce n'est pas en un jour qu'on la communique : je sais bien que je parle aujourd'hui en 1828 et non pas en 1850 (2).

N. B. En cette leçon de clôture, M. Cousin répète plusieurs fois que la pensée de l'éclectisme et la conviction qu'on ne peut aller que par lui à la vérité et à la philosophie de l'avenir n'étaient pas d'hier en lui. Il les fait remonter jusqu'à son début dans l'enseignement à la Faculté, en l'année scolaire 1815-16 et dit que « à cette chaire, alors bien peu entourée, il » bégaya le premier le nom d'éclectisme. » P. 46. Si en effet il bégaya ce nom, il le fit si bas que personne ne l'entendit. Mais nous croyons qu'il ne le bégaya même pas alors. En l'affirmant, M. Cousin était dupe de son imagination qui arrangeait les choses de la manière qui lui convenait le mieux. Il se faisait illusion à lui-même et la faisait à ses auditeurs. Il arrive si souvent qu'on se trompe soi-même et qu'on trompe le public en racontant sa propre histoire, comme en racontant celle des autres.

(1) D'abord 1830, ensuite 1848 et plus tard d'autres années ont montré ce que valait au fond cette bonne vie ensemble d'accord.

(2) M. Cousin vivait en 1850 : où en était alors l'éclectisme dont il prophétisait le triomphe nécessaire ? Où en était-il à l'époque de sa mort, au commencement de 1867 ? Où paraît-il devoir en être désormais ? et combien de temps faudra-t-il dire avec le poète : *Pendent opera interrupta minæque Murorum ingentes !*

—

Note F. **Jouffroy, Damiron, Garnier.**

Th. Jouffroy est considéré comme un élève de V. Cousin ; il le fut en effet à l'Ecole normale, dans les années 1814-15 et 1815-16. Mais plus jeune seulement de trois à quatre ans que son maître, il fut son condisciple autant que son élève : ils étudiaient ensemble la philosophie. M. Cousin était alors sous l'influence de Royer-Collard, sectateur des Ecossais : Jouffroy le fut comme lui. Mais lorsque plus tard M. Cousin se tourna d'un autre côté, Jouffroy leur resta fidèle : il traduisit un opuscule de Dugald Stewart, il traduisit les œuvres complètes de Thomas Reid, et publia des fragments de Royer-Collard qui en étaient des commentaires. A la fin, M. Cousin revenant aux Ecossais ne fut pas trouvé les avoir beaucoup dépassés. Jouffroy au contraire était allé beaucoup plus loin qu'eux.

Jouffroy fut un psychologiste éminent. Son ambition était de constituer la Psychologie comme science et de l'organiser. Il y travailla courageusement et sur plusieurs points assez heureusement.

Mais il employa beaucoup de temps et d'efforts à prouver que cette constitution et cette organisation est possible : il lui en resta d'autant moins pour la réaliser. Il eût mieux valu qu'il imitât le philosophe grec en présence du sophiste qui niait le mouvement et qu'il marchât. Ensuite, par amour de la solidité, il attachait un grand prix à bien poser les fondements et à les creuser profondément : il y dépensait tant de forces qu'il paraissait ne plus en avoir pour élever l'édifice lui-même. Il commençait très-bien ; il continuait bien encore pendant quelque temps ; puis il se ralentissait, il devenait de plus en plus lent et n'arrivait pas. C'était comme un fleuve, beau à sa source, coulant bien, développant ses flots avec une certaine majesté, puis les laissant s'éparpiller et s'égarer, et se perdant lui-même dans les sables avant d'arriver à son embouchure ou ne portant à la mer que de minces filets d'eau par un grand nombre de petites bouches. Le plus considérable de ses ouvrages, son *Cours de Droit naturel*, peut servir d'exemple : il devait avoir cinq parties et l'auteur ne nous en a donné que la première, sous le titre de *Prolégomènes*, auxquels il consacra trois années de son enseignement.

Un fait digne de remarque, c'est que, lui aussi, à la fin de sa vie, qui ne fut pourtant pas longue, il semblait avoir abandonné la philosophie pour l'histoire. Il préparait une Histoire des révolutions de la Grèce moderne, dont il publia même un chapitre, sur la bataille de Tripolitza.

Cependant Jouffroy, psychologiste éminent, a rendu à la science philosophique des services très-importants et réellement éminents, quoique peu

remarqués et peu appréciés du public. Il doit avoir et certainement il aura une grande place dans l'histoire de la philosophie française en ce siècle.

Il avait succédé en dernier lieu à M. Laromiguière, dans sa chaire de philosophie à la Faculté des lettres de Paris : on doit le considérer comme ayant été aussi son successeur et son continuateur dans le développement des idées et dans la voie que doivent suivre les philosophes d'aujourd'hui... Mais cela ne peut pas être expliqué ici.

Ph. Damiron fut condisciple de Jouffroy à l'Ecole normale et par conséquent élève comme lui de M. Cousin ; mais il le fut aussi de la même manière. Comme Jouffroy, il ne suivit point son maître dans ses évolutions et pérégrinations philosophiques, il resta fidèle au culte des Ecossais ; mais il ne les dépassa pas comme fit Jouffroy. Quoique professeur à la Faculté des lettres de Paris, ses ouvrages de théorie se réduisent ou reviennent à un cours de philosophie à l'usage des colléges.

Il quitta la théorie pour l'histoire de la philosophie ; mais il n'alla point la fouiller dans l'antiquité, ni au moyen âge, ni à l'étranger ; il s'attacha d'abord au siècle présent, et donna, dans un journal de l'époque, des études qui sont devenues l'*Essai sur l'histoire de la philosophie en France au XIXe siècle*. Ensuite, il composa des mémoires sur les philosophes français du XVIIe siècle. En dernier lieu, il vint à ceux du XVIIIe.

Il a lui-même caractérisé ses ouvrages en les donnant, *pour servir à l'histoire de la philosophie...*

Ad. Garnier ne fut élève de M. Cousin qu'à la seconde génération : il eut Jouffroy pour maître direct : il le suppléa de 1838 à 1842, puis il lui succéda de 1845 à 1863. Il marcha dans sa voie, en ce sens qu'il s'attacha comme lui à constituer la Psychologie en véritable science et à l'organiser. Son *Traité des facultés de l'âme* est son œuvre magistrale vers ce but. Il ne l'atteignit pourtant pas : tant s'en faut ! Mais l'entreprise était excellente par l'intention ; et elle a des mérites qui la rendent utile, en fait, sur plusieurs points.

Laromiguière, Jouffroy, Damiron, Garnier, professeurs de philosophie dans la même chaire, représentent un certain développement philosophique, qui mérite d'être étudié, mais qui ne peut l'être ici. Leur successeur actuel est M. Caro.

APPENDICE.

En l'année 1835, dans un livre intitulé *Doctrine philosophique*, j'ai publié le résumé de mes leçons à la Faculté des lettres de Toulouse, durant les quatre premières années de mon enseignement, de 1830-31 à 1833-34. En traitant de l'Histoire de la philosophie en France, au XIXe siècle, j'avais parlé de M. Cousin, et voici comment je rappelais les leçons que je lui avais consacrées. Je donne ce fragment tel qu'on le lit en ce livre, sans rien changer, ni pour en modifier aucun terme, ni pour retrancher, ni pour ajouter. Ce texte ne m'appartient déjà plus : il est aussi de l'histoire. Plusieurs écrivains l'ont cité, notamment l'auteur de la traduction française de l'ouvrage de Vincent Gioberti, intitulé : *Considérations sur les doctrines religieuses de M. Victor Cousin* (1).

On m'a souvent dit que M. Cousin avait été blessé de cette critique, et qu'il faisait penser au vers : *Manet altâ mente repostum Judicium..... spretæque injuria formæ.* Toutefois, il est certain que ni lui, ni personne en son nom, ni personne pour lui, ne m'ont jamais fait, à ce sujet, aucune observation, ni officielle, ni officieuse. M. Cousin, qui avait usé de la liberté d'enseignement, si nécessaire au progrès des véritables études philosophiques, avait trop d'esprit pour ne pas paraître la tolérer dans un autre ; et, après avoir eu la gloire de souffrir un peu pour la philosophie, comme il aimait à le rappeler, il ne devait pas poursuivre à cause d'elle. Nous n'en étions pas là en 1835. — Voici l'extrait de mon livre, p. 169-80.

« *Amicus Plato, sed magis amica veritas.* C'est pourquoi, tout en rendant à M. Cousin l'hommage qui lui est dû pour son triple talent, de penseur profond, d'écrivain brillant, d'éloquent orateur, et en lui payant le tribut de reconnaissance que lui doit quiconque étudie aujourd'hui la Philosophie et que je lui dois peut-être plus qu'aucun autre et à plus de titres, je crus devoir exposer et discuter ses opinions de la même manière que s'il se fût agi d'un homme mort depuis plusieurs siècles, ou vivant au-delà du Rhin, ou ne pouvant me faire ni mal, ni bien. Je parlai de lui

(1) Traduites de l'italien, par l'abbé V. Tourneur, prêtre du diocèse de Reims. 1 vol. in-8°. 1844.

comme j'avais parlé auparavant de MM. Ballanche, Bonald, Lamennais, etc., et je critiquai son système comme j'aurais critiqué celui de Platon. Cette critique m'occupa pendant trois leçons, dont voici la substance.

I. Après avoir été successivement disciple de Condillac, de M. Laromiguière, de M. Royer-Collard, des Ecossais, de Kant, de Platon et de Proclus, M. Cousin, méditant sur ces variations de son esprit, pensa qu'elles venaient de ce que tous les systèmes sont en partie vrais et en partie faux. Il prononça dès-lors le mot d'Eclectisme, comme il le raconte lui-même.

Eclectisme signifie choix. En thèse générale, choisir suppose cinq choses; savoir : que l'objet cherché est au nombre des objets actuellement existant; que ces objets sont à notre disposition; que nous savons quel objet nous cherchons; que nous savons comment il faut le chercher; que nous savons enfin à quels signes le reconnaître. Dans l'ordre particulier de la philosophie, l'Eclectisme suppose : 1° que la vérité philosophique est au nombre des opinions émises jusqu'à ce jour; 2° que ces opinions nous sont toutes connues; 3° que nous savons bien quel est l'objet de la Philosophie; 4° que nous savons quelle est la méthode philosophique; 5° enfin, que nous savons à quel signe se reconnaît la vérité philosophique.

Or, premièrement, si M. Cousin a affirmé que la vérité philosophique est au nombre des opinions émises jusqu'à ce jour, il ne l'a nullement prouvé. Car sa théorie de l'erreur, qui lui sert de première preuve *a priori*, outre qu'elle n'est pas la vraie théorie de l'erreur, ne prouve pas : car son tableau historique des opinions passées, qui est sa seconde preuve *a posteriori*, outre qu'il est très incomplet et souvent infidèle, ne prouve pas : car son tableau du présent, dans lequel il montre les peuples d'Europe s'accordant pour chercher à concilier tous les éléments du passé dans un système de politique pondérée, mêlée de monarchie, d'aristocratie et de démocratie, qui est sa troisième preuve, ne prouve pas. — Secondement, M. Cousin a dit lui-même plusieurs fois qu'il ne connaissait pas les opinions de l'Orient, antérieures aux temps de la Grèce. Les premiers temps de la Grèce ne sont guère moins inconnus. On dispute tous les jours sur les véritables opinions de Platon et d'Aristote. Tous les sophistes donnent lieu à autant de discussions qu'ils en soutenaient eux-mêmes autrefois. Les Alexandrins, les Pères de l'Eglise, les Scholastiques, sont souvent cités; mais qui les lit? Quand on veut dire avec vérité ce que l'on a sérieusement pensé, l'on est forcé de proclamer qu'une grande partie des opinions philosophiques est un vaste inconnu. — Troisièmement, il n'est pas très facile de savoir quel est l'objet même de la Philosophie, tel que M. Cousin le donne à concevoir dans ses derniers ouvrages. Car, selon lui, *les idées sont les seuls objets propres de la Philosophie, et les idées sont la pensée sous sa forme naturelle, la forme*

adéquate de la pensée, la pensée elle-même se comprenant et se connaissant : les idées n'ont qu'un seul caractère, c'est d'être intelligibles, et elles sont seules intelligibles ; elles ne représentent rien, absolument rien qu'elles-mêmes, et seules elles existent : les idées sont Dieu ; et la philosophie est le culte des idées seules, et elle est essentiellement identique à la religion. — Quatrièmement, M. Cousin ne dit que quelques mots sur la manière d'étudier l'Histoire de la Philosophie. En revanche, il s'étend longuement sur la méthode à suivre pour découvrir en soi et par soi la vérité philosophique. — Cinquièmement enfin, M. Cousin ne dit nulle part à quel signe on peut reconnaître la vérité philosophique, parmi les opinions mêlées de vrai et de faux.

Donc trois conséquences suivent de là. — La première, c'est que M. Cousin n'a pas démontré la vérité du principe fondamental de l'Eclectisme. Soumis à l'analyse, ce principe paraît vrai seulement dans ce sens que l'homme n'adopte aucune erreur qui n'ait quelque affinité avec la vérité. Il est faux dans les autres sens. — La seconde conséquence est que M. Cousin n'a pas pu appliquer son principe d'Eclectisme : car il avoue n'avoir étudié qu'une partie de l'Histoire de la Philosophie, et peut-être que, quelquefois, même celle-là, il l'a étudiée dans un esprit un peu systématique : *son siége était fait.* — La troisième conséquence est que M. Cousin n'a pas voulu appliquer son principe d'Eclectisme. Cela est démontré par l'analyse de la méthode recommandée par M. Cousin, par l'indication de la marche qu'il suit habituellement, et surtout par l'exposé du système qu'il a enseigné en dernier lieu.

II. Ce dernier système de M. Cousin est d'une incontestable beauté comme œuvre d'art et de construction logique. En voici la charpente (1) :

EXPOSITION MÉTHODIQUE DU SYSTÈME DE M. COUSIN.

I.

Définitions. La substance est ce qui ne suppose rien au-delà de soi, relativement à l'existence ; — ou ce qui est en soi et par soi ; suivant l'étymologie ; *ens in se et per se subsistens* (*substans substantia*) (2).

(1) Les quelques remarques, dont j'accompagne ici l'exposition méthodique du système de M. Cousin, ne sont pas toutes les objections qu'on peut lui faire : mais elles sont fondamentales. On fera cependant bien de lire l'exposition du système d'un seul trait et de ne s'occuper de ces remarques qu'à une seconde lecture.

(2) En définissant ainsi la *substance*, M. Cousin a donné à ce mot un sens différent de celui qu'on lui donne ordinairement ; il en avait le droit. Mais, dans la suite, il s'en est servi dans le sens ordinaire ; il ne le devait pas. Cette duplicité de sens pour le même mot engendre l'une de ses erreurs fondamentales, le Panthéisme.

Ce qui ne suppose rien au-delà de soi relativement à l'existence est dit absolu ou infini.

Axiome. Deux absolus ou infinis sont absurdes.

Syllogisme. La substance est absolue ou infinie, suivant la définition.

Or, l'absolu ou l'infini est un, suivant l'axiome.

Donc la substance est une, ou il n'y a qu'une seule substance (1).

Scholie. Substance et être sont deux termes synonymes.

II.

Définitions. Dieu est l'Etre, comme l'a si bien dit Moïse : je suis Celui qui suis, c'est-à-dire l'Etre en soi et par soi ou absolu.

L'absolu ou infini est dit aussi nécessaire.

Axiome. Modus essendi sequitur esse. L'Etre a ses modes qui sont de même nature que lui.

Syllogisme. Dieu est l'Etre nécessaire, suivant la définition.

Or, l'Etre nécessaire a des modes nécessaires, suivant l'axiome.

Donc Dieu a des modes nécessaires (2).

III.

Définition. Les modes de Dieu sont des idées.

Or, 1. En tant qu'Etre infini et un, Dieu a nécessairement l'idée d'unité et d'infini.

2. Dieu n'a pas cette idée sans le savoir; mais il sait nécessairement son mode comme il se sait lui-même. En tant qu'Etre sachant en même temps qu'Etre su, Dieu est deux. La dualité est variété. Le divers est fini. L'idée de variété et de fini est la seconde idée de Dieu.

3. Ces deux idées n'existent pas en Dieu sans lien, ni union; mais un intime rapport les unit nécessairement, procédant de l'une et de l'autre, et co-existant à toutes deux. L'idée de ce rapport de l'unité à la variété et de l'infini au fini, est la troisième idée de Dieu.

Et ces trois idées sont les trois modes nécessaires de l'Etre nécessaire, absolu, infini, qui est l'Etre en soi et par soi ou l'unique substance. Pour

(1) Cette doctrine n'est autre que le Panthéisme de Spinosa. De plus, il est à remarquer que le principe logique de la doctrine de Spinosa fut aussi une définition de la substance, que M. Cousin n'a fait que répéter.

(2) M. Cousin tombe encore, au sujet du mot *nécessaire*, dans la même faute qu'il a commise sur le mot substance. Cette seconde faute amène sa seconde erreur fondamentale, le Fatalisme universel.

désigner ces idées à ceux qui écoutent, on est obligé de les nommer l'une après l'autre, successivement; mais en réalité, il n'y a point de succession entre elles; elles existent simultanément : et tout ensemble, *Dieu est unité, variété et rapport de l'unité à la variété;* ensemble, il est infini, fini et rapport du fini à l'infini; *unité qui se developpe en triplicité, triplicité qui se résout en unité; unité de triplicité qui est seule réelle, mais qui périrait tout entière sans une seule de ses trois idées.* Car ces trois idées sont les modes de Dieu, nécessaires comme lui, *ayant tous même valeur et constituant ensemble une unité indécomposable.* Tel est Dieu; et ce Dieu n'est pas autre que le Dieu de Platon, le Dieu de l'orthodoxie chrétienne, le Dieu que prêche le catéchisme aux plus pauvres d'esprit et aux plus petits entre les enfants (1).

IV.

Définitions. Le phénomène est ce qui suppose quelque chose au-delà de soi relativement à l'existence, en quoi et par quoi il est (2).

La cause est ce qui fait que le phénomène existe.

Scholie. Ce qui fait que le phénomène existe est la même chose que ce

(1) Sur tout ceci voici trois remarques :

1. Il y a d'abord un sophisme peu contestable. — M. Cousin dit : Les idées sont les modes de Dieu, CONCEDO. Or les idées d'infini, de fini et de rapport du fini à l'infini sont en Dieu, CONCEDO. Donc Dieu est infini, fini et rapport du fini à l'infini, NEGO. C'est comme si je disais : Les idées sont les modes de l'Esprit humain; or les idées de Dieu, du monde et du rapport du monde à Dieu sont dans l'Esprit humain; donc l'Esprit humain est Dieu, le monde et rapport du monde à Dieu. Mais cette dernière proposition n'est nullement incluse dans les prémisses. La conclusion légitime est seulement que les idées de Dieu, du monde et du rapport de Dieu au monde sont dans l'Esprit humain.

2. Dieu, à la fois infini, fini et rapport du fini à l'infini, est un assemblage de mots dont les idées répugnent à se concilier. — D'un autre côté, le Dieu à la fois infini, fini et rapport de l'infini au fini, ne peut guère être que l'univers, dont il ne se distingue pas. Un Dieu qui n'est pas distinct de l'univers ressemble fort à la négation de Dieu; comme un esprit qui n'est pas distinct des organes ressemble fort à la négation de l'esprit. Le Panthéisme de M. Cousin est au moins frère de l'Athéisme.

3. Quoiqu'on puisse faire voir beaucoup de choses dans Platon et surtout dans un mystère, il est cependant permis de douter que la Trinité, selon M. Cousin, puisse jamais être montrée ni dans la prétendue Trinité platonicienne, ni dans la Trinité catholique.

(2) Cette définition du *phénomène*, par M. Cousin, donne lieu à la même remarque que la définition de la substance, ainsi que l'usage qu'il fait ensuite de ce mot. Ces deux fautes n'en font qu'une et engendrent la même erreur, le Panthéisme.

que le phénomène suppose au-delà de soi relativement à l'existence. Ces deux propositions sont synonymes.

Phénomène et effet sont aussi deux termes synonymes.

Axiome. Tout phénomène suppose au-delà de soi la substance.

Corollaire. La substance est cause.

Syllogisme. Les objets dont l'ensemble est le monde et ceux dont l'ensemble est l'humanité sont des phénomènes, suivant la définition : car chacun d'eux suppose quelque chose au-delà de soi, relativement à l'existence.

Or, les phénomènes se rapportent à la substance et à la cause qui est Dieu, suivant l'axiome et ce qui précède.

Donc le monde et l'humanité sont les phénomènes de Dieu.

V.

L'apparition des phénomènes de Dieu est la Création.

Les phénomènes de Dieu ont le même caractère que lui.

C'est pourquoi la création est nécessaire, absolue, infinie (1).

VI.

La Création, manifestation de Dieu, le manifeste nécessairement tel qu'il est, avec ses idées ou ses modes.

C'est pourquoi, 1. Le monde en général, première partie de la Création, est nécessairement un. L'idée d'un et d'infini, qui est un mode nécessaire de Dieu, est aussi un mode nécessaire du monde.

2. Le monde est nécessairement divers. L'idée de variété et de fini, qui est un mode nécessaire de Dieu, est aussi un mode nécessaire du monde.

3. Le monde est nécessairement alliance d'unité et de variété (un et divers, *uni-vers*). L'idée du rapport de la variété à l'unité et du fini à l'infini, qui est un mode nécessaire de Dieu, est aussi un mode nécessaire du monde.

Cette unité, cette variété et ce rapport de l'unité à la variété est la vie du monde, sa durée, son harmonie et sa beauté : c'est aussi ce qui fait le caractère bienfaisant de ses lois.

De même, dans l'astronomie, la physique et la mécanique, il y a nécessairement :

(1) Les idées de *création* et *d'infini* sont contradictoires. Une créature infinie ne serait pas une créature; un infini créé ne serait pas un infini. Le panthéisme supprime de fait la création. M. Cousin a supprimé la chose, tout en laissant le mot.

1. Loi d'attraction; c'est l'idée d'unité et d'infini :

2. Loi d'expansion ; c'est l'idée de variété et de fini :

3. Rapport de l'attraction à l'expansion; c'est l'idée du rapport de l'unité à la variété et de l'infini au fini.

De même, dans la chimie et physiologie végétale et animale, il y a nécessairement :

1. Loi de cohésion et d'assimilation ; c'est l'idée d'unité et d'infini :

2. Loi d'incohésion et de dissimilation; c'est l'idée de variété et de fini :

3. Rapport de la cohésion et de l'assimilation à leurs contraires; c'est l'idée du rapport de l'unité à la variété et de l'infini au fini.

De même enfin, dans la simple géographie, il y a nécessairement :

1. De grandes mers, de grands fleuves et des plaines immenses; unité et infini :

2. De petites mers, des ruisseaux, des collines et des vallées; variété et fini :

3. Le rapport de toutes ces choses; rapport de l'unité à la variété et de l'infini au fini.

Tel est le monde, manifestation nécessaire de Dieu dont il représente nécessairement les modes ou les idées (1).

VII.

Il n'en est pas autrement de l'humanité, seconde partie de la Création.

C'est pourquoi, 1. La vie de l'humanité s'écoule nécessairement suivant des lois immuables et générales; c'est l'idée d'unité et d'infini :

2. Les lois se développent nécessairement en faits changeants et particuliers; c'est l'idée de variété et de fini :

3. Les faits se rapportent nécessairement aux lois; c'est l'idée du rapport de l'unité à la variété, et de l'infini au fini.

Ainsi l'humanité a traversé deux civilisations; elle vit la troisième :

1. La première civilisation a été celle de l'immobile Orient; idée d'unité et d'infini :

2. La seconde a été celle de la mobile Grèce; idée de variété et de fini :

(1) Presque tout ceci est plein d'esprit; mais sémillant jeu d'imagination qui papillotte de flottantes idées, avec des mots dorés. Sans doute les grands faits naturels cités par M. Cousin sont vrais. Mais s'il demandait sérieusement à un physicien ce qu'il pense de sa raison de la Loi d'attraction des corps, ou à un chimiste ce qu'il pense de la Loi de cohésion, que répondraient ces savants?

3. La troisième est la civilisation moderne ; idée du rapport de l'infini au fini. — Par une suite nécessaire, la première de ces civilisations s'est écoulée aux lieux qui représentent eux-mêmes l'idée d'un et d'infini : la seconde, dans ceux qui représentent l'idée de variété et de fini : la troisième a son siége principal dans la terre de France, mélange d'unité et de variété, qui représente l'idée du rapport de l'infini au fini.

Ainsi, au sein de l'humanité, les peuples,

1. Tantôt vivent sous un ordre despotique ; unité et infini :

2. Tantôt sont emportés au souffle d'une liberté anarchique ; variété et fini :

3. Ou bien s'arrêtent dans un état qui concilie la liberté et l'ordre ; rapport de l'unité et de l'infini à la variété et au fini, etc. (1).

Ainsi, au sein des peuples, ceux qu'on appelle les grands hommes,

1. Sont les représentants du peuple ; unité et infini :

2. Sont eux-mêmes, individus ; variété et fini :

3. Sont à la fois représentants du peuple et individus ; rapport de l'unité à la variété. — *Le grand homme est peuple et lui tout ensemble ; il est l'identité de la généralité et de l'individualité dans une mesure telle que la généralité n'étouffe pas l'individualité, et qu'en même temps l'individualité ne détruit pas la généralité, en lui donnant une forme réelle. Il n'est pas seulement un individu, mais il se rapporte à une idée générale qu'il détermine et réalise... Le grand homme est l'harmonie de la particularité et de la généralité ; il n'est grand homme qu'à ce prix, à cette double condition de représenter l'esprit général de son peuple, et de le représenter sous la forme de la réalité, de telle sorte que la généralité n'accable pas la particularité et que la particularité ne dissolve pas la généralité, que la particularité et la généralité, l'infini et le fini se fondent dans cette mesure qui est la vraie grandeur humaine.*

Ainsi tous les individus, grands ou petits, ont nécessairement trois facultés :

1. La raison, dont le caractère est l'universalité et l'absolu : unité et infini.

2. La sensibilité, dont le caractère est l'opposé : variété et fini :

3. La liberté, dont l'office est de concilier la raison et la sensibilité : rapport du fini à l'infini (2).

(1) Plusieurs des faits humanitaires et sociaux cités ici ne sont pas vrais, d'autres ne le sont qu'avec des restrictions. Mais quand même ils le seraient tous complètement, la raison qu'en donne M. Cousin n'en est pas moins imaginaire que dans le cas précédent.

(2) Cette théorie des facultés de l'Esprit, extrêmement vague et générale, n'a vraiment pas de valeur scientifique. Elle ne s'adapte aux faits qu'en se torturant et en les torturant eux-mêmes.

Ainsi, dans la sensibilité, il y a nécessairement :

1. L'égoïsme, qui est puissance de concentration ; unité et infini :

2. La sympathie, qui est puissance d'expansion ; variété et fini :

3. L'alliance de l'égoïsme et de la sympathie ; rapport de l'unité à la variété.

Ainsi, dans la raison, il y a nécessairement :

1. La spontanéité, qui voit l'objet entier d'une vue totale ou synthétique ; unité et infini :

2. La réflexion, qui le voit partiellement et en détail ou analytiquement ; variété et fini :

3. L'alliance de la spontanéité et de la réflexion ; rapport de l'infini au fini. — La spontanéité est révélation primitive, foi, religion, poésie et inspiration : la réflexion est examen de la révélation, science, philosophie, prose et méditation : la troisième est alliance de l'inspiration et de la méditation, de la révélation et de l'examen, de la science et de la foi, de la religion et de la philosophie, de la poésie et de la prose.

Ainsi, parmi les systèmes philosophiques nés de la raison, il y a nécessairement :

1. L'Idéalisme, qui ne voit que l'Esprit simple et un ; unité et infini :

2. Le Matérialisme, qui ne voit que la Matière multiple et plurielle ; variété et fini :

3. La conciliation de l'Idéalisme et du Matérialisme ; rapport de l'infini et du fini :

Ainsi enfin les lois de la raison, ses éléments ou ses idées sont nécessairement,

1. L'un et l'infini :

2. Le varié et l'infini :

3. Le rapport de l'un au varié, de l'infini au fini. Et toutes les connaissances ou sciences humaines ne sont que le développement nécessaire de ces idées, de ces éléments et de ces lois (1). Car la raison qu'on appelle humaine ou de l'homme ne peut pas être distincte de la raison qu'on appelle divine ou de Dieu. Elle lui est nécessairement identique, et elle n'est humaine que par cela seulement qu'elle fait son apparition dans l'homme, phénomène nécessaire de Dieu.

(1) Si on reste dans le vrai, ceci veut dire simplement que tous les objets perçus par nous sont finis, que chacun d'eux nous suggère l'idée de quelque chose d'infini, et que nous concevons les objets finis comme existant dans l'infini et par l'infini. Mais qu'il y a loin de ces propositions à celles qui sont les sciences humaines ! Et comme elles ne les aident guère ! — Elles sont d'ailleurs le principal fondement du système de M. Cousin.

VIII.

L'apparition de Dieu dans l'homme, par sa raison λογος ou son Verbe, est l'objet du dogme de Dieu fait homme, ou de la raison incarnée, ou du Verbe fait chair. Cette incarnation est nécessaire, perpétuelle, universelle ou catholique. Elle a toujours eu lieu dans le passé, en chaque homme, à chaque instant de la vie de chaque homme; elle a de même toujours lieu dans le présent; elle aura de même toujours lieu dans l'avenir. Tous les hommes sont frères du Christ; c'est-à-dire que ce que le catéchisme enseigne de lui seul est rigoureusement vrai de chacun d'eux.

Sans l'apparition du Verbe divin dans la chair humaine, ou sans l'incarnation de la divinité dans l'humanité, celle-ci serait vile, petite, dégradation et néant. Mais le Verbe s'incarnant en elle, l'anoblit, l'agrandit, la relève et la rachète. Ce rachat est l'objet du dogme de la rédemption, identique à l'incarnation; comme elle nécessaire, perpétuelle, universelle ou catholique.

Et ce Verbe rédempteur et incarné, à la fois Dieu et homme, substance divine dans une forme humaine, être infini, éternel, immense dans un phénomène fini, passager et local, est aussi le médiateur nécessaire entre l'homme et Dieu. Nul ne peut aller à Dieu que par le Christ; c'est-à-dire que chaque homme se rattache à Dieu par la raison qui est le λογος ou le Verbe. Mais le Verbe était bien avant qu'Abraham fût né, et il continue d'être avec chaque homme jusqu'à la fin des siècles. Car le Verbe est l'homme même : et l'homme et le Verbe sont Dieu.

Tel est le système général de M. Cousin dont la beauté, comme œuvre d'art, est incontestable.

III. Mais comme œuvre de science, à combien d'objections ce système ne donne-t-il pas prise? Elles sont telles qu'il ne peut guère être soutenu dans aucune de ses parties (1).

Cependant, en exposant ce système et généralement par son enseignement, M. Cousin a rendu de grands services à la science. Les principaux sont : 1. d'avoir mis en honneur l'étude de l'histoire de la Philosophie; 2. d'avoir agrandi le cercle de la Philosophie qu'on étouffait presque dans les limites de la Psychologie; 3. d'avoir complété l'affranchissement de la Psychologie elle-même, qu'on garottait encore trop dans les langes. Voilà le bien. — Voici le mal.

(1) On s'en convaincra, je crois, en lisant mais surtout en méditant les notes qui précèdent.

LE BIEN

LES DEVOIRS ET LES DROITS

COURS DE DÉONTOLOGIE

FAIT A LA FACULTÉ DES LETTRES DE TOULOUSE

En l'année scolaire 1806-07

PAR

A.-F. GATIEN-ARNOULT

Ce Cours se compose de *vingt leçons*, dont voici la table et les titres.

Leçon d'ouverture. La Moralité et la Science morale en la France d'aujourd'hui (imprimée).

Leçon I. La Nature de l'homme ; les trois ordres et les six classes de ses Fonctions dérivant de sa nature (imprimée).

Leçon II. De la Fin. Les diverses Fins de l'homme suivant ses fonctions (sous presse).

Leçon III. Du Bien et du Mal. Les divers Biens et les divers Maux de l'homme suivant ses fins (sous presse).

Leçon IV. La Hiérarchie concordante des fonctions, des fins et des biens de l'homme (sous presse).

Leçon V. La Raison, la Liberté, la Conscience.

Leçons VI. La Loi.

Leçons VII à XIII. Les chapitres de la loi ou les Devoirs de l'homme relatifs à ses fonctions dérivant de sa nature.

Leçon XIV. La Hiérarchie des devoirs.

Leçon XV. Les Droits de l'homme

Leçon XVI. La Sanction de la loi.

Leçon XVII. De l'Immortalité de l'âme.

Leçon de clôture. Première partie : Résumé théorique.

Seconde partie. Critique des théories morales.

Ce Cours ne sera mis en vente que quand il aura été entièrement terminé. Cependant les personnes qui voudraient avoir immédiatement les leçons déjà imprimées, et les suivantes à mesure qu'elles le seront, peuvent les demander à M. Ed. Privat, libraire, rue des Tourneurs, à Toulouse. Elles les recevront par la poste, moyennant l'envoi préalable de 3 fr. en timbres-poste ou autrement. La somme envoyée sera déduite du prix de l'ouvrage, qui ne dépassera pas pour elles 5 fr.